

**Article de Jacques Freu**  
**(à paraître dans le Bulletin de *Res Antiquae*)**

**LES INDO-EUROPÉENS ET L'INDO-EUROPÉEN :  
ESSAI DE MISE AU POINT**

L'origine des langues et des « peuples » indo-européens a donné lieu à des discussions sans fin, à des polémiques et à des controverses, souvent vives, dès que linguistes et philologues ont pris conscience, à la fin du XVIII<sup>ème</sup> et au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, de la parenté évidente qui existait entre les idiomes parlés depuis l'Antiquité des îles britanniques au Bengale, au Sri Lanka et à l'Asie centrale et de la péninsule ibérique à la Moscovie, à la Scandinavie et aux pays baltes (sauf l'Estonie)<sup>1</sup>. Cet immense ensemble où s'étaient constitués plusieurs peuples et plusieurs domaines linguistiques bien caractérisés, était confronté à sa périphérie aux parlars finno-ougriens du nord-est européen, aux langues sémitiques et caucasiennes du Proche-Orient, aux langues dravidiennes et munda de l'Inde péninsulaire, à celles des peuples turcs et mongols de l'Asie centrale ainsi qu'à celles de quelques groupes isolés, comme les Basques des Pyrénées occidentales, restés seuls dans cette situation après la romanisation des Ibères.

La recherche du centre de dispersion des tribus qui ont répandu les divers langages apparentés qu'on peut supposer à juste titre issus d'une « langue-mère » indo-européenne (indo-germanique pour l'école allemande) a abouti à des solutions très différentes et parfois opposées. J.P.Mallory a regroupé sur une carte les propositions faites par une quinzaine de spécialistes<sup>2</sup>. Elles vont du nord de l'Asie centrale (Jain) au Sinaï (! Hodge), de la Transcaucasie (Gamkrelidze-Ivanov, Drews, première option) à l'Europe centrale (Bosch-Gimpera, Devoto, Häusler), de l'Anatolie (Renfrew, Drews) aux Balkans (Diakonov) et à la steppe ouralo-pontique, entre Dniepr et Volga (Gimbutas). La question du « Home » primitif des peuples dits « indo-européens » est évidemment liée à des problèmes de géographie historique. Si, comme toutes les théories linguistiques y invitent, il est nécessaire de déterminer une aire de quelques centaines de milliers de Km<sup>2</sup> au maximum, d'où seraient partis dans toutes les directions des groupes de migrants qui réussiraient au cours des siècles et des millénaires à imposer leurs langues apparentées et une grande partie de leur organisation sociale, de leurs coutumes et de leurs croyances aux habitants de régions aussi diverses et éloignées les unes des autres que l'Irlande, la Grande Bretagne, la Gaule, la péninsule ibérique, l'Italie, l'Europe centrale et septentrionale (y compris la Scandinavie), les Balkans, l'Anatolie (avant l'arrivée de Turcs), l'Iran et l'Inde (jusqu'au Sri-Lanka malgré la solution de continuité due à la présence dravidienne dans le Dekkan) et enfin l'Asie centrale (peuplée par les « Tokhariens » de langue indo-européenne « occidentale » avant qu'une grande partie du pays ne devienne un « Turkestan »).

La « solution anatolienne » mise en avant par C.Renfrew en 1987<sup>3</sup> a été très critiquée<sup>4</sup> mais a reçu dernièrement l'appui de deux universitaires d'Auckland (Nouvelle Zélande), Russel D.Gray et Quentin D.Atkinson<sup>5</sup>, dont les thèses ont été présentées avec faveur par un article publié dans le journal « Le Monde ». Son texte est suivi par le commentaire critique d'un linguiste qui fait autorité, C.Hagège<sup>6</sup>. Utilisant des méthodes statistiques poussées, l'usage d'algorithmes jugés performants en ce domaine et le calcul des probabilités, les deux auteurs ont cherché

---

<sup>1</sup> Mallory, J.P., « A short history of the indo-european problem », *JIES* I, 1973, 21-65 ;

Sergent, B., *Les Indo-Européens*, Paris 1995, « Histoire de la recherche », pp.20-64

<sup>2</sup> Mallory, J.P., *In Search of the Indo-Europeans. Language, Archaeology and Myth*, London 1989, fig 80 p.144

<sup>3</sup> Renfrew, C., *Archaeology and Language : The Puzzle of Indo-European Origins*, London, 1987 ;

tr.fr. , *L'énigme indo-européenne. Archéologie et Langage*, Paris 1990 ; Id. in Renfrew, C., Mc Mahon, A., Trask, L., eds, *Time Depth in Historical Linguistics*, Cambridge 2000,413-439

<sup>4</sup> Mallory, J.P., *op.cit.*, 1989,7-8 ; 166-168 ; 177-181 ; 242-243 ;273-275 ; Gimbutas, M., c.rdu de Renfrew 1987,*Current Anthropology* 29/3, juin 1988, 453-456 ; Anthony, D.W., « Migrations in Archaeology : The baby and the bathwater », *American Anthropology* 92, 1990, 895-914 ; Sergent, B., *AESC* 1992, 388-394 ; etc.

<sup>5</sup> Gray,R.D., Atkinson, Q.D., « Language-tree divergence times support the anatolian theory of indo-european origins », *Nature*, 27 nov. 2003

<sup>6</sup> Foucart, S., « Une étude relance le débat sur l'origine des langues indo-européennes », *Le Monde*, 28 nov.2003 ; le sous-titre est éloquent : « Deux thèses sont en concurrence, l'une fondée sur la diffusion rapide d'un idiome parlé, 4000 ans avant J.C., par des guerriers conquérants d'Ukraine, l'autre sur celle d'une langue lentement véhiculée 8000 à 9500 ans avant J.C. par les agriculteurs anatoliens»

à déterminer la chronologie des diverses langues indo-européennes en datant avec une grande précision l'âge à partir duquel s'était faite la séparation d'un groupe linguistique de l'ensemble indo-européen unifié. Une tentative intéressante appuyée sur un appareil mathématique sophistiqué pour éviter les pièges de la glottochronologie, procédé de datation dont les objectifs étaient comparables mais qui n'avait pas convaincu<sup>7</sup>. Le résultat le plus important en ce qui concerne l'Anatolie est la confirmation du caractère archaïque de la langue hittite (nésite) et des autres parlers anatoliens (louvite, palaïte, lycien, lydien, carien, etc.) qui auraient rompu les premiers l'unité de l'indo-européen commun, 6700 ans environ avant notre ère (8700 B.P. [before present] dans la fig.1), ce qui coïnciderait avec « the initial migration out of Anatolia ». Des estimations à 9600/9400 B.P. ou même 10000 B.P. pour les premières « divergences » (balto-slave, grec et indo-iranien) sont même suggérées dans le texte afin de ne pas privilégier, selon les auteurs, la seule hypothèse anatolienne. La date de 8700 B.P., obtenue par des procédés de haute technologie statistique, les a conduits à se rallier aux thèses défendues par C.Renfrew concernant le centre de dispersion (Urheimat, Kleinzelle) des Indo-Européens que ce dernier situe en Anatolie et, plus précisément au centre de la péninsule, dans la région de Konya où une économie agricole s'est développée très tôt. Ce qui surprend dans leur raisonnement c'est que l'ancienneté des langues anatoliennes, incontestable, semble avoir pour conséquence obvie la détermination du lieu géographique de la séparation entre « anatolien commun » et « common indo-european ».

En toute rigueur logique on pourrait accepter les dates proposées par eux ou celles préconisées par C.Renfrew, très comparables, et placer ailleurs la première scission survenue dans l'ensemble proto-indo-européen. C.Renfrew a beaucoup insisté sur l'unité linguistique (indo-européenne) de l'Europe antique<sup>8</sup>, ce qui l'a persuadé du caractère massif de l'arrivée des peuples qui ont véhiculé des idiomes apparentés à travers le continent. Seule la vague de la néolithisation amenée par des agriculteurs venus d'une région où les techniques de l'agriculture et de l'élevage avaient été mises au point et développées, le Proche Orient, mouvement qui avait progressé régulièrement du sud-est vers le nord et l'ouest du continent, pouvait expliquer un phénomène aussi grandiose. Les limites de cette diffusion des cultures et de l'élevage par des « tribus » d'origine anatolienne auraient été atteintes vers 3000 av.J.C. lors de leur arrivée sur les bords de l'Atlantique et dans les îles britanniques<sup>9</sup>. C.Renfrew croyait trouver une confirmation de ses hypothèses dans les travaux des généticiens qui parlaient de migrations d'ampleur très limitée n'ayant que peu modifié la répartition des groupes sanguins et des populations en Europe à l'époque néolithique et à l'Âge du Bronze<sup>10</sup>.

Deux importants comptes-rendus de son ouvrage ont été publiés en 1988 dans la revue « Antiquity ». Tout en approuvant sa démarche M. et K.V.Zvelebil émettaient des réserves sur des points importants et proposaient un modèle alternatif<sup>11</sup>. L'introduction du « agro-pastoral farming » en Europe aurait bien été le fait de paysans venus du Proche-Orient et en particulier de l'Anatolie, de 6500 à 5000 av.J.C. Le développement du Néolithique dans les Balkans et en Italie du sud, la naissance et la maturation de la brillante civilisation Cucuteni-Tripolye (Moldavie-Ukraine occidentale) et de « la civilisation danubienne », auraient été leur œuvre. Mais Renfrew était critiqué pour avoir minimisé l'importance et la densité des populations mésolithiques de chasseurs-cueilleurs rencontrés par les nouveaux arrivants<sup>12</sup>. Ses hypothèses n'auraient été valables que pour une partie seulement de l'Europe. Une « second product revolution » caractérisée par l'usage de l'araire puis de la charrue en place de la houe, l'essor de la production laitière et de celle de la laine, aurait favorisé l'action des pasteurs nomades des steppes et la domination d'une « élite sociale indo-européenne » à travers l'Europe et une partie de l'Asie (c.3800-2500 av.J.C.). Les langues des nouveaux venus auraient été adoptées par les populations de ces régions au travers de phénomènes de diffusion culturelle et de « small-scale population shifts ». La présence d'une élite dominante n'aurait pas empêché les peuples indigènes de jouer un rôle décisif dans les processus d'évolution socio-économique et d'indo-européanisation<sup>13</sup>.

Les promoteurs de la « seconde révolution néolithique », Andrew et Susan Sheratt<sup>14</sup> ont reconnu que les langues anatoliennes n'étaient pas nécessairement présentes plus anciennement que d'autres en Asie mineure parce qu'on avait une connaissance de leur existence dans ce pays à une date reculée. Ils acceptaient cependant la thèse de

<sup>7</sup> Tischler, J., *Glottochronologie und Lexikostatistik*, Innsbruck, 1973 ; Haarman, H., « Basic Vocabulary and Language Contacts : The Disillusion of Glottochronology », *Indogermanische Forschungen* 95, 1990, 1-37

<sup>8</sup> Renfrew, C., *op.cit.*, 1987, 145-149 ; 159-162 ; fig 7.7 p.160

<sup>9</sup> Id., 1987, 159-161 ; 189-190 ; 249-250

<sup>10</sup> Ammermann, A.J., Cavalli-Sforza, L.L., *The Neolithic transition and the genetics of populations in Europe*, Princeton, 1984 ; cf. Renfrew, C., *op.cit.*, 1987, 124-133 ; contra Cavalli-Sforza, L.L., *Gènes, peuples et langues*, Paris 1996, en particulier pp.165-168

<sup>11</sup> Zvelebil, M./K.V., « Agricultural transition and Indo-European dispersals », *Antiquity* 62, 1988, 574-583

<sup>12</sup> Renfrew, C., *op.cit.*, 1987, 124-131 ; 147-150 ; contra Zvelebil, M./K.V., *ibid.*, 577-578

<sup>13</sup> Zvelebil, M./K.V., *op.cit.*, 1988, 579-582

<sup>14</sup> Sheratt, A./S., « The Archaeology of Indo-European : an alternative view », *Antiquity* 62, 1988, 584-595

C. Renfrew sur la priorité anatolienne<sup>15</sup>. Pour eux l'adoption de la civilisation agro-pastorale expliquait les rapprochements qui avaient fait converger des langues différentes à l'origine et les similitudes taxonomiques qu'on pouvait observer dans les domaines de la phonétique et de la sémantique dans divers « dialectes » indo-européens. Créolisation et pidginisation étaient les deux concepts explicatifs qu'il fallait substituer à l'idée d'une langue-mère dont seraient issus les idiomes des peuples connus par l'histoire. En somme il fallait, selon eux comme pour C. Renfrew, substituer la « Wellentheorie », celle de la propagation des « ondes linguistiques », à la « Stammbaumtheorie », celle de « l'arbre généalogique »<sup>16</sup>. La distinction entre familles linguistiques génétiques (ayant une langue-mère commune) et familles aréales (par contiguïté) perdait ainsi sa pertinence<sup>17</sup>.

L'étude des parlers créoles et la comparaison entre plusieurs d'entre eux ayant la même souche, par exemple le français, apportent pourtant un démenti formel à ces affirmations et la preuve qu'il est impossible dans leur cas de retrouver la langue d'origine à partir des « dérives » constatées par rapport à elle. La reconstitution, même virtuelle, de la langue indo-européenne est la preuve que la théorie des convergences est inadéquate et incapable d'expliquer les phénomènes apparus dans le domaine indo-européen. L'idée que le commerce aurait joué à haute époque un grand rôle dans le processus d'évolution des langages et entraîné un bilinguisme et une créolisation généralisés semble très douteuse<sup>18</sup>.

Un « émule » contemporain de C. Renfrew, R. Drews, qui s'était d'abord rallié aux arguments de Gamkrelidze-Ivanov et à la « patrie arménienne (ou transcaucasienne) originelle » qu'ils attribuaient aux Indo-Européens primitifs<sup>19</sup>, a présenté plus récemment une défense de la thèse anatolienne qui reprend les affirmations de C. Renfrew en les modifiant sur un point important<sup>20</sup>. R. Drews a aussi voulu répondre à cette occasion aux critiques formulées par O. Carruba au sujet de son livre consacré aux origines grecques<sup>21</sup>. Il faut partir de cette étude récente pour mettre à jour les présupposés et les fondements idéologiques qui sous-tendent l'affirmation de la supériorité de la thèse micrasiate (ou sud-caucasique) sur toute autre solution, en particulier celle, défendue jusqu'à sa mort par Marija Gimbutas, des « origines steppiques » des peuples indo-européens<sup>22</sup>.

Drews et Renfrew ont voulu s'élever, à juste titre, contre l'idée romantique des « chevauchées conquérantes » (Volkerwanderungen) menées par des cavaliers indo-européens sortis des steppes (ou des plaines du nord de l'Europe pour d'autres) en direction de l'ouest et de l'est, jusqu'aux limites fixées par la nature, c'est à dire les océans Atlantique et Indien. On sait l'usage qu'ont fait de ces représentations les idéologues du racisme et de la supériorité des « Aryens blonds » de haute stature venus du grand nord (ou même du pôle !)<sup>23</sup>. Mais cela n'autorise pas « à jeter le bébé avec l'eau du bain », selon la juste remarque de D.W. Anthony, et à refuser toute idée de migrations brutales de peuples entiers (cf. les Celtes en Gaule cisalpine ou les Galates en Asie mineure), de guerres de conquête ou de raids de pillage avec razzias de captifs, menés par les jeunes des tribus, « Männerbund » germanique ou « ver sacrum » romain, actions d'éclat préluant souvent à des déplacements de « peuples » et à des « annexions » de territoire. Drews, après Renfrew voit avant tout dans l'expansion des peuples indo-européens le résultat d'une avancée pacifique des agriculteurs anatoliens occupant de proche en proche les vastes étendues des plaines et des montagnes européennes ainsi que des plateaux ou des vallées de l'Iran et de l'Inde du nord. Pour lui « l'évolution des idées » (sic) va contre l'explication par des migrations guerrières des phénomènes observés. Il n'y aurait pas de preuves que le PA (proto-anatolien) se confonde avec le PIE (proto-indo-européen), ce qui fait revivre la vieille thèse indo-hittite, en général abandonnée mais soutenue

<sup>15</sup> Id., *ibid.*, fig.2 p.591 (PA en Anatolie ; « extinct branches of PPIE » (« pre-proto-indo-european ») dans le sud-est européen et la zone karpatho-danubienne

<sup>16</sup> Martinet, A., *Des Steppes aux Océans. L'indo-européen et les « Indo-Européens »*, Paris 1986, 106-111

<sup>17</sup> Sergent, B., « Les Indo-Européens et l'Archéologie », *SEL* 16, 1999, 85-95, pp.85-87

<sup>18</sup> Sheratt, A./S., *Antiquity* 62, 1988, p.592 et fig.3 ; contra Anthony, D.W., « The Archaeology of Indo-European Origins », *JIES* 19, 1991, 192-226, n.1 p.196 (sur le problème de la créolisation)

<sup>19</sup> Drews, R., *The Coming of the Greeks. Indo-European Conquests in the Aegean and the Near East*, Princeton, 1988 ; cf. Haley, J.B., Blegen, C., « The Coming of the Greeks », *AJA* 21, 1928, 141-154

<sup>20</sup> Drews, R., « PIE speakers and PA speakers », *JIES* 25, 1997, 153-177

<sup>21</sup> Carruba, O., « L'arrivo dei Greci, le migrazioni indoeuropee e il 'ritorno' degli Eralidi », *Athenaeum*, NS 83, 1995, 5-44

<sup>22</sup> Gimbutas, M., « The beginning of the Bronze Age in Europe and the Indo-europeans », *JIES* 1, 1973, 163-214 ; « An archaeologist's view of \*PIE in 1975 », *JIES* 2, 1974, 287-307 ; « The first wave of Eurasian Steppe pastoralists into Copper Age Europe », *JIES* 5, 1977, 277-338 ; « The Kurgan wave 2 (c.3400-3200 B.C.) into Europe and following transformation of cultures », *JIES* 8, 1980, 273-315 ; « Primary and secondary homeland of the Indo-Europeans. Comments on Gamkrelidze-Ivanov articles », *JIES* 13, 1985, 185-202 ; « Eastern Europe », in Ehrlich, R.W., ed., *Chronologies in Old World Archaeology*, Chicago 1992, I, 315-406 ; II, 364-384 ; Ead., *The Kurgan Culture and the Indo-Europeanization of Europe*, *JIES*, monograph n° 18, 1997

<sup>23</sup> Sergent, B., *Les Indo-Européens*, Paris 1995, 37-41 ; 434-439

par divers savants après le déchiffrement du hittite<sup>24</sup>. Dans leur avance vers l'ouest, en utilisant souvent des bateaux et la voie maritime (ce qui semble très improbable hors le cas des îles), les paysans anatoliens auraient débarqué à Chypre vers 7000 av.J.C. (civilisation de Khirokitia) et en Crète, à Knossos, vers la même date (« aceramic stratum X de Knossos »). Ils auraient atteint la Grèce, la Macédoine et le cours du Vardar, important couloir en direction du Danube, vers 6500 av.J.C., la vallée de la Marica vers 5500 (site de Karanovo). La brillante civilisation de Cucuteni-Tripolye, en Roumanie et Ukraine occidentale aurait été fondée par eux vers 5000 av.J.C. Ils auraient ensuite progressé vers l'ouest, le nord et le nord-ouest en longeant le Danube, la Vistule, l'Elbe puis le Rhin alors que d'autres groupes traversaient l'Adriatique pour occuper la péninsule italienne et les îles et ainsi de suite jusqu'à la néolithisation et l'indo-européanisation complète du continent. Pour Renfrew les Grecs sont en place dans leur patrie historique vers 6500 av.J.C. et y parlent un grec archaïque dès cette époque. Dans une telle perspective la marche en direction de l'est des Indo-Iraniens a posé à cet auteur des problèmes particulièrement difficiles à résoudre. Sous prétexte d'éviter les mouvements migratoires à partir des steppes ouralo-pontiques mis en avant, à juste raison, pour expliquer l'aryanisation de l'Asie centrale ex-soviétique et de l'Inde du nord, il a défendu l'idée que la brillante civilisation urbaine de l'Indus pouvait être, après tout, l'œuvre des Indiens védiques. Installés sur l'Indus des milliers d'années avant la date généralement admise, les Indo-Aryens auraient progressé vers l'ouest et l'Iran vers 6000 av.J.C. Conscient des difficultés présentées par ce modèle (A), Renfrew a admis que la vue traditionnelle d'une arrivée des Aryas à partir de l'ouest ou du nord-ouest pouvait aussi être admise, en cas de besoin (hypothèse B)<sup>25</sup>. C'est pour éviter certaines « énormités » du modèle de C.Renfrew que R.Drews a renoncé à installer une population de langue grecque dans la péninsule balkanique au 7<sup>ème</sup> millénaire avant notre ère sans abandonner la perspective d'une néolithisation indo-européenne de la Grèce et de L'Europe. Mais pour lui le langage des premiers agriculteurs et éleveurs européens était du « proto-louvite », donc une langue indifférenciée, indo-hittite si l'on veut, définie par le sigle PAPIE (proto-anatolien-proto-indo-européen), mais en fait plus anatolienne que proto-indo-européenne. Ces pionniers auraient laissé une trace indélébile de leur présence dans la toponymie de l'Hellade, des Balkans et de la zone danubienne : les noms en -ss et -nd (-nth par mutation consonantique), 164 au total, qui seraient des souvenirs de l'ère proto-néolithique. Exemples : Knossos, Tylissos, Mycalessos, Argissa, Korinthos, etc.<sup>26</sup>. Ce que soutenait C.Renfrew sans renoncer à l'ancienneté accordée à la langue hellénique et aux autres langues européennes (celtique, italique, germanique, etc.)<sup>27</sup>. La « demic expansion » du plateau anatolien vers la Grèce et l'Europe serait directement liée à l'avance du « front » de colonisation des agriculteurs et des éleveurs et aurait abouti à la néolithisation de régions de plus en plus vastes et de plus en plus éloignées du foyer micrasiate. Pour Drews le PIE (proto-indo-européen commun) n'est qu'un « offshoot » du PAPIE (proto-anatolien-proto-indo-européen) et il n'y aurait d'après lui aucune raison d'attribuer au PIE une ancienneté plus grande qu'au PA (proto-anatolien). Ce dernier rameau linguistique n'en dériverait pas. PA et PIE auraient eu un ancêtre commun (on revient à la thèse indo-hittite). R.Drews peut ainsi tenir compte dans sa synthèse les remarques de nombreux spécialistes qui, à l'instar de D.W.Anthony<sup>28</sup>, soulignent que l'unité de la communauté indo-européenne a dû subsister au moins jusqu'à la mise au point de nouveaux moyens de transport utilisant la traction animale, bœufs et chevaux, chariots aux roues pleines puis chars légers et roues à rayons. De l'Ecosse à l'Inde six termes nommant les divers organes des véhicules utilisés par ces populations (« roue, char, timon, essieu, etc. ») se retrouvent, inégalement répartis, dans toutes les langues indo-européennes, dont deux en anatolien (avec le terme 'œurki' pour la « roue », l'un des trois vocables indo-européens ayant cette signification : \*H<sub>2</sub>urgi', à côté de 'k<sup>w</sup>ek<sup>w</sup>los' et de 'rot-eH<sub>2</sub>) et en balte, trois en italique et en tokharien, quatre en sanscrit et en iranien avestique, etc.<sup>29</sup> R.Drews admet donc que « l'unité indo-européenne » a duré jusque tard dans le 4<sup>ème</sup> millénaire av.J.C., ce qui exclut que des formes anciennes du grec, du sanscrit ou des autres langues indo-européennes aient été parlées aux Indes, en Hellade ou ailleurs en Europe au 7<sup>ème</sup> millénaire avant notre ère<sup>30</sup>.

<sup>24</sup> Drews, R., *JIES* 25, 1997, 158-161 ; cf. Forrer, E., « The position of Hittite among the Indo-European Languages », *Language* 2, 1926, 25-34 ; Sturtevant, F.H., « The relationship of Hittite to Indo-European », *TAPA* 60, 1929, 25-37 ; « The Indo-Hittite Hypothesis », *Language* 38, 1962, 105-110 ; Cowgill, W.C., « More evidence for Indo-Hittite : The tense aspect Systems », *Proceedings of the International Congress of Linguists*, Bologne 1975, II, 537-570 ; cf. Meid, W., « Des Archaismus des Hethitischen » in E.Neu, W.Meid, eds, *Hethitisch und Indogermanisch*, Innsbruck 1979, 159-176 ; Sergent, B., *op.cit.*, 1995, 132-138

<sup>25</sup> Renfrew, C., *op.cit.*, 1987, 178-197 ; tr.fr. 1990, 213-249 ; contra Mallory, J.P., *op.cit.*, 1989, n.12 p.274.

<sup>26</sup> Drews, R., *JIES* 25, 1997, 159-164

<sup>27</sup> Renfrew, C., *op.cit.* 1987, 146-159 ; tr.fr. 1990, 201-209, fig.7.9, pp.204-205 (carte)

<sup>28</sup> Anthony, D.W., « The Archaeology of the Indo-European Origins », *JIES* 19, 1991, 193-222 ;

Anthony, D.W., Brown, D.R., « The origin of horseback riding », *Antiquity* 65, 1991, 22-38 ; Anthony, D.W., « Horse, wagon & chariot : Indo-European languages and archaeology », *Antiquity* 69/264, 1995, 554-569

<sup>29</sup> Anthony, D.W., *op.cit.*, 1995, fig. 1 p.557 (« Distribution of PIE terms referring to wheeled vehicles »)

<sup>30</sup> Drews, R., *JIES* 25, 1997, 165 ; cf. Renfrew, C., tr.fr. 1990, 147-249

En Asie mineure la « frontière » entre Proto-Indo-Européens (en fait PAPIE) et peuples allophones aurait suivi le cours du Kızılırmak ( Maraššantiya des Hittites, Halys classique). C'est tardivement, vers 1900 av.J.C., qu'une poussée en direction de l'est aurait donné naissance au « peuple hittite », à distinguer désormais des autres anatoliens, les Louvites en particulier, restés au sud-ouest et au sud de la Cappadoce. Installés dans le pays des indigènes hattis dont ils ont tiré le nom de leur nouvelle patrie, le Hatti, les Hittites y auraient formé des principautés puis un royaume. Une pareille datation, trop basse à l'évidence, est aussi peu admissible que les dates exagérément hautes de Renfrew en ce qui concerne l'indo-européanisation de l'Europe et de l'Inde. Les marchands assyriens qui se sont installés au 20<sup>ème</sup> siècle av.J.C. dans des comptoirs commerciaux (karum, wabartum) répartis dans toute la région et dont le centre cappadocien était le karum de Kanesh (Kültepe), au sud du Maraššantiya, ont noté sur leurs tablettes des noms appartenant à des indigènes, en particulier ceux des premiers princes « hittites ». L'onomastique des Anatoliens présente dès lors un mélange d'anthroponymes hattis non indo-européens (Āattušili, Telepinu) et de noms propres « hittites » comme Āntili, Tarœuili, ou Šuppiluliuma (avec quelques anthroponymes louvites), qui montre que la fusion entre les deux populations était achevée depuis des siècles quand ils ont été notés<sup>31</sup>.

R.Drews, pour contourner la région de langue hourrite (caucasienne) située à l'est de l'Anatolie et au-delà de l'Euphrate et trouver une issue en direction de l'Europe et de l'Inde aux Proto-Indo-Européens, suppose que des éléments PAPIE se seraient embarqués sur le Bosphore pour aller débarquer à l'embouchure du Rion (Phase), au pied du Caucase, et gagner à partir de la Colchide les hautes vallées du Kura (Cyrus) et de l'Araxe où ils se seraient établis au 6<sup>ème</sup> millénaire av.J.C., développant agriculture et élevage et répandant dans la région des noms de toponymes en -ssa/-ssos (Machlessos, Artanissa, Daramissa, Arissa, etc.)<sup>32</sup>. C'est dans ce pays que les PIE, c'est à dire les ancêtres (du point de vue linguistique) de tous les peuples de langue indo-européenne auraient définitivement acquis les caractères particuliers les distinguant des Anatoliens (Hittites et autres). Installés au sud du Caucase les Proto-Indo-Européens proprement dits y auraient développé une brillante civilisation (dite Kura-Araxe) agricole et artisanale (métallurgie du bronze) du 6<sup>ème</sup> au 3<sup>ème</sup> millénaire av.J.C. De là ils se seraient dispersés en se diversifiant vers 3000 av.J.C. On rejoint ici par une voie détournée la thèse développée par Gamkrelidze-Ivanov que Drews lui-même avait accepté dans son ouvrage consacré aux origines grecques et à l'arrivée des Indo-Européens dans les pays égéens. La « trifurcation » des PIE, à partir de la Transcaucasie, aurait donné naissance à trois groupes parlant les « second stage languages » :

- a) le groupe Proto-Aryen
  - b) le groupe GAP (Grec, Arménien, Phrygien)
  - c) le groupe KGIST (Celtique, Germanique, Italique, Slave (et Balte sans doute), Tokharien ( A et B)
- Les Arméniens seraient restés dans ce « Home secondaire des Indo-Européens » jusqu'à l'époque classique alors que les Indo-Iraniens s'installaient au sud de la Caspienne avant d'entreprendre leur marche vers leurs patries historiques et que les « Européens occidentaux » (Celts, Germains, Italiques, Slaves, etc.) occupaient la steppe du nord Caucase et de la région pontique avant d'émigrer vers l'Europe<sup>33</sup>.

Cette présentation de l'évolution des langues et des « peuples » (R.Drews rejette énergiquement l'idée qu'on puisse parler de peuples constitués à l'époque proto-historique et qu'on s'autorise à leur donner des noms tels que Proto-Grecs, Proto-Germains, ou autres ) rejoint en ce point, comme il a été déjà noté, celle défendue par Gamkrelidze-Ivanov, c'est à dire la thèse arménienne ou « transcaucasienne » qui aboutit en fin de compte à rendre à la zone des steppes une grande importance dans l'ethnogenèse des Indo-Européens<sup>34</sup>. D'où une synthèse complexe, sans doute plus acceptable que la thèse anatolienne de Renfrew mais qui perd ce qui faisait l'originalité de cette dernière, sa candide simplicité. Ou bien l'avance généralement pacifique des agriculteurs du bassin de Konya (Ikkuwaniya hittite, Ikonion/Iconium classique) explique parfaitement l'indo-européanisation progressive de l'Europe et d'une partie de l'Asie, ou bien il faut abandonner l'ensemble de la théorie et chercher ailleurs qu'en Asie mineure la patrie des Proto-Indo-Européens et le centre de leur dispersion.

T.V.Gamkrelidze et V.V.Ivanov ont évité les pièges de la néolithisation indo-européenne conçue de façon univoque. Mais ils ont soutenu l'idée que les Indo-Européens, considérés comme les auteurs de la civilisation Kura-Araxe, avaient franchi le Caucase du sud vers le nord ou contourné la mer Caspienne pour s'installer dans les steppes qui s'étendent du nord de la Mer Noire à la Volga et à l'Oural, fondant ainsi le second « Homeland » des langues et des peuples de cette famille<sup>35</sup>. Une objection décisive à cette démarche est le fait

<sup>31</sup> Garelli, P., *Les Assyriens en Cappadoce*, Paris 1963, 133-141 ; Laroche, E., *Les Noms des Hittites*, 1966

<sup>32</sup> Drews, R., *JIES* 25, 1997, 169-172

<sup>33</sup> Id., *ibid.*, 172-173

<sup>34</sup> Gamkrelidze, T.V., Ivanov, V.V., « The Ancient Near-East and the Indo-European Question : Temporal and Territorial Characteristics of Proto-Indo-European Based on Linguistic and Historico-Cultural Data », *JIES* 13, 1985, 3-48 ; Id., « The Migrations of Tribes Speaking Indo-European Dialects from their Original Homeland in the Near-East to their Historical Habitations in Eurasia », *ibid.*, 49-91 ; Id., *Indo-European and Indo-Europeans. A Reconstruction and Historical Analysis of a Proto-Language and a Proto-Culture*, Berlin, New York 1995

<sup>35</sup> Melchert, C., c.rdu (très critique) de Gamkrelidze-Ivanov 1995, *JAOS* 117, 1997, 741-742

que tout oppose la civilisation Kura-Araxe et celle (dite des kourganes) de Maykop (au Kouban) qui était répandue à travers les steppes. En Transcaucasie les habitants des deux vallées ont développé une riche économie agricole et ont profité des contacts établis avec les grands centres de la Mésopotamie du nord pour mettre sur pied une importante métallurgie du bronze (d'abord à l'arsenic puis à l'étain). Ils ont bâti de grands villages, aux maisons rondes. Au nord du Caucase au contraire les tribus semi-nomades dont l'habitat saisonnier était sommaire ont enterré leurs chefs dans des « tombes royales » sous tumulus (les kourganes au sens propre) et y ont accumulé d'énormes richesses consistant en figurines d'or, bijoux d'or et d'argent, vases, pierres précieuses, etc., qui étaient le fruit de pillages menés au sud de la montagne plutôt que celui de leur industrie<sup>36</sup>. Ce contraste absolu entre deux modes de vie qui a opposé durant le quatrième et le troisième millénaire av.J.C. peuples du nord et « Transcauciens » oblige à poser une question que ni Renfrew ni Drews n'ont abordé que de façon oblique: les Indo-Européens étaient-ils les agriculteurs et éleveurs sédentaires des vallées du Kura et de l'Araxe ou se confondaient-ils alors avec les pasteurs semi-nomades dirigés par des chefs prestigieux et disposant de chevaux et de chariots, sinon de chars, des plaines pontiques et du Kouban ? La réponse à cette question simple ne peut guère faire de doute.

Une importante partie de l'argumentation de Gamkrelidze-Ivanov repose sur les rapprochements qu'ils pensent pouvoir établir, après d'autres, entre langues indo-européennes et langues sémitiques (enrichies de termes sumériens ou égyptiens) ou kartvéliennes (caucasiennes du sud), dans le domaine du vocabulaire en particulier<sup>37</sup>. Leur conclusion est claire : « In the light of all the linguistic and historico-cultural data examined, The Indo-European linguistic community may be situated in the Near-East, most probably in the region along its northern periphery, that is, south of the Transcaucasia as far as Upper Mesopotamia »<sup>38</sup>.

I.M.D'iakov a présenté une critique globale des données linguistiques analysées par les deux savants<sup>39</sup>. Il ressort de son exposé qu'il ne reste rien ou pas grand chose des rapprochements effectués sur le plan du vocabulaire entre les trois grands ensembles linguistiques, en particulier en ce qui concerne les termes indo-européens soi-disant issus du vocabulaire sémitique. Il est très probable et même certain que des « loan words » originaires des pays de grande civilisation (Mésopotamie surtout) ont été adoptés par les peuples « barbares » du nord ayant acquis plus tardivement que les Mésopotamiens ou les Syriens certaines technologies, comme la métallurgie du bronze. Ceci n'impose pas de situer dans le Proche-Orient les premiers Indo-Européens. Il est sûr que les gens des steppes (de la civilisation de Maykop, des kourganes et des « Yamnaya/pit-graves ») ont pénétré en Transcaucasie au 4<sup>ème</sup> et au 3<sup>ème</sup> millénaire avant notre ère et y ont construit des « kourganes », souvent gigantesques (Uch Tepe, Stepanakert, etc.) pour enterrer leurs chefs. C'est très vraisemblablement dans cette région qu'ils ont acquis les techniques de la métallurgie du bronze (à l'arsenic dans un premier temps) en emmenant avec eux comme captifs des « spécialistes » de celles-ci<sup>40</sup>.

La critique présentée par I.M.D'iakov de la thèse de l'origine proche-orientale des Indo-Européens sonne juste mais la sienne, celle du « Home » balkanique (entre « Balkans et Karpathes ») de ces peuples n'est pas défendable et a reçu peu de soutien. Son principal, et simpliste, argument est que les distances à parcourir à partir de cette zone dans toutes les directions que les Indo-Européens ont dû emprunter pour atteindre l'Europe occidentale ou l'Anatolie sont assez comparables, le cas des Indo-Iraniens et des Tokhariens étant mis à part. En somme un argument géométrique plus que géographique<sup>41</sup>.

Les nouvelles idées qui ont été formulées à propos de ces difficiles questions depuis la parution, dans le volume 13 du JIES (1985), des articles (d'abord publiés en russe dans les revues soviétiques) qui avaient permis à Gamkrelidze-Ivanov et à Diakonoff (avec une réponse de M.Gimbutas) d'expliquer leurs positions et d'exposer leurs divergences sont celles qui ont été et sont encore défendues par C.Renfrew, R.Drews, R.D.Gray et Q.D.Atkinson. Elles se heurtent aux mêmes objections que celles avancées par leurs devanciers ou par eux-mêmes naguère en tant que partisans de la thèse sud-caucasienne ou anatolienne.

Il n'est pas nécessaire de reprendre l'étude de la « civilisation » matérielle des premiers Indo-Européens telle qu'on peut la reconstituer à partir des études de vocabulaire mais quelques indications permettent de prendre la mesure du problème posé. Les peuples du Proche-Orient, de l'Anatolie et de la péninsule balkanique ont développé une brillante civilisation néolithique du 9<sup>ème</sup> au 5<sup>ème</sup> millénaire (et même plus tôt aux marges du « Croissant fertile »). Leur agriculture connaissait toutes sortes de céréales, orge, épeautre, diverses variétés de blé, riz ; et de légumineuses, pois, lentilles, etc. Ils élevaient gros et petit bétail mais ignoraient ou ne

<sup>36</sup> Gimbutas, M., « Primary and Secondary Homeland of the Indo-Europeans : Comments on the Gamkrelidze-Ivanov Articles », *JIES* 13, 1985, 185-202

<sup>37</sup> Gamkrelidze, T.V., Ivanov, V.V., *JIES* 13, 1985, 3-34 ; Id., « L'aube des langues indo-européennes », *Pour la Science* n°151, mai 1990, 88-95, fig.2 p.90 (carte des migrations supposées)

<sup>38</sup> Id., *JIES* 13, 1985, p.30

<sup>39</sup> D'iakov, I.M., « On the Original Home of the Speakers of Indo-European », *JIES* 13, 1985, 92-174 ; cf. les remarques de Gamkrelidze-Ivanov : « In Response to I.M.Diakonoff's article », *ibid.*, 175-184

<sup>40</sup> Gimbutas, M., *JIES* 13, 1985, 188-189 ; Mallory, J.P., *op.cit.*, 1989, 231-233, carte p.232

<sup>41</sup> D'iakov, I.M., *JIES* 13, 1985, 140-164, Map 1 et 2 pp.163-164

domestiquaient pas le cheval. Leur vocabulaire agro-pastoral était certainement très riche et les Indo-Européens l'ont en partie adopté par la suite. Ces populations pacifiques ont, dès leur installation en Europe, construit de vastes maisons rectangulaires de briques crues ou de bois groupées en grands villages. Une céramique peinte s'y est rapidement développée et des modèles de temples ont été modelés dans l'argile dès la fin du 7<sup>ème</sup> millénaire. Au 5<sup>ème</sup> millénaire les « villages » de la civilisation Cucuteni-Tripolye atteindront des dimensions respectables et abriteront des centaines de personnes<sup>42</sup>. Le vocabulaire agricole des Proto-Indo-Européens, reflet de leur économie, était, par contraste, extrêmement pauvre. Un seul nom \*yewo (d'où le français javelle) désignait une céréale quelconque destinée plutôt à la fermentation et à fournir un breuvage alcoolisé qu'à faire du pain. Le riche vocabulaire des plantes cultivées méditerranéennes est commun au latin et au grec alors que les parlers celtiques, germaniques, slaves et baltes ont en commun des termes désignant les productions de la zone tempérée. Or l'agriculture des Proto-Indo-Européens était encore de très bas niveau quand les divers groupes se sont séparés. Chacun d'entre eux a adopté les méthodes de culture des « indigènes », les plantes des régions où il s'est installé et a enrichi son vocabulaire les dénominations correspondantes. Il y a peu de doute que des processus d'intégration ont joué dans toutes les régions « conquises ». Les études anthropologiques montrent que les populations « autochtones » ont souvent formé la majorité du « peuple » de langue indo-européenne issu des migrations et de l'assimilation des premiers occupants. Mais si les idiomes dérivés de l'indo-européen commun, langue que l'on peut reconstituer à partir de l'étude de ses « filles », ont éliminé les langues parlées antérieurement dans les régions où s'installaient les nouvelles tribus, c'est que leurs locuteurs ont fait preuve d'une supériorité « guerrière » et d'un dynamisme conquérant lors de leur sédentarisation dans le pays où ils ont acquis leurs caractères spécifiques. Les Proto-Celtes de la civilisation de Hallstatt qui se faisaient enterrer avec leurs chevaux, leurs chars et leurs longues épées n'étaient sans doute pas les représentants d'une pacifique population agraire. Ils étaient ceux d'un rameau particulièrement dynamique et guerrier de l'ensemble indo-européen au début de l'Âge du Fer. Rien n'oblige à croire que leurs ancêtres du 4<sup>ème</sup> et du 3<sup>ème</sup> millénaire aient été de paisibles agriculteurs dénués de toute agressivité.

Le vocabulaire de l'élevage et des animaux domestiques est beaucoup plus riche et beaucoup mieux distribué dans tout le domaine indo-européen que celui de l'agriculture. En particulier, alors que les Indo-Iraniens n'avaient conservé de leur lointain passé aucun terme afférant à cette dernière activité qui soit commun avec ceux, nombreux, de leurs congénères occidentaux, les vocables désignant moutons, chèvres, bovins, chiens et chevaux ont la même origine dans toutes les langues du groupe *centum* (les Occidentaux) comme du groupe *satem* (les Orientaux). Les animaux domestiques (sauf le porc, adopté plus tardivement) jouaient en effet un rôle primordial dans l'économie de Proto-Indo-Européens. Ils ont conservé des noms venus de la langue-mère dans tous les langages issus du tronc commun : \*owis, « mouton », \*aigis, « chèvre », \*gwows, « gros bétail », \*peku, « d'abord mouton puis bétail en général », \*kwon, « chien », \*ekwos, « cheval » (cf. equus latin, ἵππος grec, asva sanscrit, aspa iranien, etc.), ont eu les héritiers sémantiques que l'on connaît.

Il en a été de même des produits de l'élevage comme le lait ou la laine. Tous les peuples indo-européens ont attribué au cheval (en particulier à l'étalon blanc) un rôle particulier dans la mythologie et le culte. Dans de nombreuses sépultures les dépouilles humaines ont été accompagnées d'animaux sacrifiés et enterrés avec elles, de chevaux et de chiens en particulier. Le cheval, très vite monté comme le montrent les gravures rupestres de l'Ukraine, a donné une mobilité nouvelle aux semi-nomades des steppes et favorisé leur expansion<sup>43</sup>. Il semble raisonnable de chercher dans cette direction les premiers locuteurs de la « langue indo-européenne » ou, plus probablement de dialectes étroitement apparentés qui ont été, sans doute, sa réalité concrète. Il est compréhensible dans ces conditions qu'un riche vocabulaire commun ait servi à désigner véhicules, roues, parties du chariot et du char et instruments associés : \*weg, « véhicule », \*rotha « roue » (ratha, « char » en sanscrit), \*ak'sis, « essieu », \*yugom, « joug », etc.<sup>44</sup>.

Avant leur dispersion les Proto-Indo-Européens n'avaient qu'un mot désignant un métal travaillé, \*ayes, « le cuivre ». Les raids menés par les chefs kourganes au sud du Caucase leur assureront la maîtrise de la métallurgie du bronze et rendront leurs armes beaucoup plus redoutables. La grande phase d'expansion et de dispersion finale de ces « peuples » peut donc être datée, en tenant compte des données philologiques et archéologiques, de la seconde partie du 4<sup>ème</sup> millénaire av.J.C. Il est dans ces conditions impossible d'accepter la chronologie haute de C.Renfrew et des divers partisans du « home anatolien » des PIE. D'autres données incontournables excluent par ailleurs cette localisation. S'il est vrai que la reconstitution et l'interprétation des restes matériels datant de

<sup>42</sup> Mallory, J.P., *In Search of the Indo-Europeans*, 1989, 195-197, fig.92 p.196

<sup>43</sup> Gimbutas, M., *JIES* 13, 1985, 188-201 ; Mallory, J.P., « The Ritual Treatment of the Horse in the Early Kurgan tradition », *JIES* 9, 1981, 205-226 ; Id., *op.cit.*, 1989, 198-199 ; cf. Knoppers, W., « Pferderopfer und Pferdekult der Indo-Germanen » in W.Knoppers, *Die Indogermanen und Germanenfrage*, Salzburg-Leipzig 1936, 279-411 ; Maringer, J., « The Horse in Art and Ideology of Indo-European Peoples », *JIES* 9, 1981, 177-204 ; Puhvel, J., « Aspects of Equine functionality » in Puhvel, J., ed., *Myth and Law among the Indo-Europeans. Studies in Indo-European Comparative Mythology*, Berkeley, Los Angeles, London 1970, 159-172

<sup>44</sup> Gimbutas, M., *JIES* 13, 1985, 195

« l'Âge du Cuivre » mis à jour par les archéologues seront toujours sujets à contestation il est aussi certain que la documentation linguistique est la base solide de toute recherche concernant les origines indo-européennes. Les locuteurs de la langue dont sont issus les idiomes de l'Europe, de l'Iran et de l'Inde du nord étaient familiers avec une faune et une flore tempérée (ours, castor, loutre, hérisson, etc. ; chêne, frêne, bouleau, etc.). Il est remarquable qu'arrivés dans des régions ayant une écologie différente de celle de leur ancienne « patrie » ils aient souvent transféré à d'autres espèces que celles qu'ils désignaient à l'origine les vocables ancestraux. Ceci seul rend, encore une fois, très invraisemblable que leur antique « Urheimat » puisse être localisé en Anatolie, en Transcaucasie ou dans les Balkans<sup>45</sup>.

Alors que l'absorption probable par le vocabulaire des langues indo-européennes de termes sémitiques (et sumériens par l'intermédiaire de l'akkadien) est restée très limitée, les contacts avec les idiomes kartvéliens (caucasiens)<sup>46</sup> et surtout finno-ougriens sont très bien attestés. Dans le cas des langues finnoises et apparentées l'influence dominante qui s'est exercée sur elles a été celle des parlers indo-européens. On peut distinguer deux phases dans le processus. L'indo-européen commun a fourni à une époque antérieure à son « éclatement » un certain nombre de vocables au proto-finno-ougrien puis, à une époque plus récente, c'est l'indo-iranien et l'iranien qui ont pris le relais et enrichi ce même groupe linguistique<sup>47</sup>.

Ce fait indiscutable et massif oblige à rechercher le premier habitat des Indo-Européens au sud et au sud-ouest de la région dans laquelle étaient répandus les parlers finno-ougriens avant la poussée des peuples slaves et la russification, ce qui veut dire que la zone des steppes, entre le Dniepr à l'ouest et la Volga (ou le fleuve Oural) à l'est est la plus apte à répondre à la question. Indo-Européens et Finno-Ougriens ont longtemps cohabité sur les bords de la Kama et de la moyenne Volga.

La thèse défendue dans de nombreux travaux par M.Gimbutas<sup>48</sup> a été reprise et modifiée par D.G.Zanotti,<sup>49</sup> D.W.Anthony<sup>50</sup>, J.P.Mallory<sup>51</sup> mais très largement adoptée, avec acceptation des « trois vagues » d'incursions successives des peuples des steppes en Europe et en Asie qu'elle préconisait, par B.Sergent<sup>52</sup> et d'autres<sup>53</sup>. Jusqu'à son décès en 1992, M.Gimbutas a répondu par un argumentaire serrée aux critiques, souvent brutales et injustes, qui étaient portées contre son œuvre. La seule qui soit justifiée est d'ordre idéologique. Figure de proue du « féminisme archéologique », M.Gimbutas<sup>54</sup> a défini de façon sans doute trop abrupte l'opposition qu'elle avait décelée, et qui est réelle, entre la civilisation de l'Europe néolithique (« Old Europe »), peuplée de paisibles agriculteurs et éleveurs vivant dans de grands villages aux maisons rectangulaires, de briques crues ou de bois, et cultivant diverses céréales dont plusieurs variétés de blé ainsi que de nombreuses légumineuses, élevant porcs, moutons et bovins et, face à elle, la société tribale des semi-nomades des steppes pontiques et du Kouban qui étaient les représentants d'une société guerrière et patriarcale, fiers de leurs chevaux et de leurs armes (souvent divinisées), organisateurs de razzias et adeptes des sépultures individuelles sous tumulus (kourganes). La société de la Vieille Europe, pacifique, matriarcale ou matrilineaire, était créatrice d'œuvres d'art qu'elle vulgarisait grâce à sa belle céramique peinte. Elle possédait ses autels et ses temples dédiés à une grande Déesse-Mère partout présente, parfois accompagnée d'une divinité mâle de rang inférieur. Cette brillante culture où sont apparues, peut-être dès la fin du 6<sup>ème</sup> millénaire av.J.C. (?), les premières écritures (Tartaria, Vinča), antérieures

<sup>45</sup> Mallory, J.P., « Indo-European Kurgan Fauna I : Wild Mammals », *JIES* 10, 1982, 193-222 ; « II : Fish », *JIES* 11, 1983, 263-279 ; Meid, W., « Archäologie und Sprachwissenschaft », *Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft*, kleine Schriften 43, 1989 ; Anthony, D.W., *JIES* 19, 1991, 201-202

<sup>46</sup> D'iakonov, I.M., *JIES* 13, 1985, 92-174, pp.118-122

<sup>47</sup> Gamkrelidze, T.V., Ivanov, V.V., *JIES* 13, 1985, 63-71 ; Diebold, A.R., « Linguistic Way to Prehistory » in Skomal, S.N., Polomé, E.C., eds, *Proto-Indo-Europeans : The Archaeology of a Linguistic Problem*, Fs M.Gimbutas, Washington, 1987, 19-71, 45 ; Mallory, J.P., *op.cit.*, 1989, 147-151, fig.82 (carte) p.148 ; Haarman, H., « Contact Linguistics. Archaeology and Ethnogenesis : An Interdisciplinary Approach to the Indo-European Homeland Problem », *JIES* 22, 1994, 265-288, pp.277-285 (contacts entre Indo-européens et Finno-Ougriens)

<sup>48</sup> Gimbutas, M., articles et ouvrages cités n.22

<sup>49</sup> Zanotti, D.G., Another aspect of the Indo-European question : a response to P.Bosch-Gimpera », *JIES* 3, 1975, 255-271 ; Id., « The effect of the Kurgan Wave Two on the Eastern Mediterranean (3200-3000 B.C.) », *JIES* 9, 1981, 275-302 ; Id., « The Kurgan Model of Proto-Indo-European Expansion : A Review and Revision », *Orpheus* 0, 1990, 7-17 ; contra Gimbutas, M., « Remarks... », *ibid.*, 1990, 18-23

<sup>50</sup> Anthony, D.W., *JIES* 19, 1991, 192-226 ; *id.*, *Antiquity* 69, 1995, 554-569

<sup>51</sup> Mallory, J.P., *In Search of the Indo-Europeans*, *op.cit.*, London 1989

<sup>52</sup> Sergent, B., « Les Indo-Européens. Genèse et expansion d'une culture », in Lévêque P., ed., *Des Despotismes Orientaux à la Cité Grecque*, Paris 1987, 471-604 ; *Les Indo-Européens, Histoire, langues, mythes*, Paris 1995

<sup>53</sup> Freu, J., « L'arrivée des Indo-Européens en Europe », *Bul. de l'Assoc. Guillaume Budé*, mars 1989, 3-41

<sup>54</sup> Elster, E.S., « Marija Gimbutas, 1921-1994 », *A.J.A* 98, 1994, 755-757 (notice nécrologique)



si on admet les datations hautes à celles de l'Égypte et de Sumer<sup>55</sup>, a été brutalement détruite par les infiltrations puis les invasions massives des gens des steppes, de la civilisation Yamnaya (pit-graves) puis de celle des « Catacombes ». Il en est résulté un déclin rapide de l'antique culture européenne, la disparition de l'écriture et de la céramique peinte remplacée par la vaisselle grossière des vases « cordés », et un recul de l'agriculture au profit de l'élevage, en particulier celui des chevaux, pratiques dont le rôle a été déterminant dans l'évolution des sociétés, de leur organisation aussi bien que de leurs croyances.

Contrairement à ce que pourrait faire croire l'importance de son œuvre consacrée aux Indo-Européens, c'est à la Vieille Europe qu'allait, jusqu'à l'excès, l'admiration de la grande archéologue. Il faut tenir compte, pour apprécier certaines conclusions de M. Gimbutas, de leur soubassement idéologique<sup>56</sup>. Mais cela ne retire rien à son immense travail de recherche sur le terrain et d'analyse critique des données archéologiques dispersées dans d'innombrables ouvrages et revues, rédigés en diverses langues, dont le russe et les autres langues de l'Europe orientale, qu'elle maîtrisait aussi bien que les langues occidentales et que sa langue maternelle, le lituanien, sans doute l'idiome resté le plus proche de l'indo-européen ancien.

Les divergences entre les spécialistes partisans d'une origine steppique des Indo-Européens sont d'importance minime et portent sur des problèmes de datation et d'appréciation du matériel appartenant aux civilisations révélées par le travail des archéologues. On ne saura jamais avec certitude quelle langue parlaient les fabricants de la « céramique cordée », des « vases campaniformes » ou des « haches de combat » (battle axes). A quel moment tel ou tel groupe a-t-il adopté ou s'est-il vu imposer la langue ainsi que la structure sociale et « idéologique » des groupes indo-européens voisins et dominants ? Le schéma du procès d'indo-européanisation qui est de loin le plus vraisemblable demeure celui tracé par M. Gimbutas<sup>57</sup> :

- 1) « L'ethnogenèse » des Proto-Indo-Européens a abouti à la formation, dès le début du 5<sup>ème</sup> millénaire avant notre ère, d'un ensemble homogène de tribus parlant une même langue ou des dialectes très proches, du Dniepr (Sredni Stog II) à la Volga (Khvalinsk). Leurs membres étaient capables de se comprendre à travers une aire assez vaste et avaient en partage les nombreux traits d'une culture commune : vie semi-nomade, organisation patriarcale, sépultures individuelles, élevage des moutons, des bovins et des chevaux. Ces derniers fournissaient une part de la viande consommée (Dereivka) mais jouaient aussi un rôle pratique et symbolique comme animaux montés et comme victimes des sacrifices offerts aux divinités, au second rang, après l'homme. Qu'il y ait eu ou non une « première vague » de gens des steppes au milieu du 5<sup>ème</sup> millénaire av.J.C. en direction de l'ouest où la brillante civilisation de Cucuteni-Tripolye était en plein essor, il est sûr que des groupes venus de la région du Dniepr (civilisation Sredni Stog II) ont creusé les tombes de leurs chefs, enterrés avec leurs armes et des « trésors » plus ou moins riches, dont des sceptres de pierres dures ou semi-précieuses à tête (plus ou moins stylisée) de cheval, dans le delta du Danube et aux alentours (Casimcea, Suvorovo). Des sceptres du même type ont été retrouvés dans des sépultures contemporaines à Archora (nord Caucase) et sur la Volga, à Kuybyshev. Le premier exemple de femme sacrifiée et enterrée au côté d'un « guerrier » (le prototype du suttée védique) a été retrouvé à Suvorovo. L'homme possédait un sceptre de porphyre et une tête de cheval avait été déposée à côté de lui<sup>58</sup>.
- 2) Dès le milieu du 4<sup>ème</sup> millénaire av.J.C., ou un peu auparavant, des éléments descendus du nord ont franchi le Caucase, sont entrés en contact avec les paysans et les métallurgistes de la civilisation Kura-Araxe, vraisemblablement des Proto-Hourrites de langue kartvélienne. Les tombes de leurs « princes » montrent le profit qu'ils ont tiré de leurs raids. Le kourgane d'Uch Tepe, le plus grand, a 17 mètres de haut et 130 mètres de diamètre. Son occupant avait été enterré avec ses armes de pierre et de bronze. Ayant maîtrisé les techniques de la métallurgie (bronze d'arsenic) les gens des steppes ont construit de véritables forteresses (Mikhajlovka sur le Dniepr, Liventsovka sur le Don). Plus de 1500 kourganes de cette période (Kourgane III) ont été découverts dans la zone pontique et le Kouban. Une forte poussée, partie des steppes, de guerriers armés de « haches de combat » de pierre et de bronze a déferlé sur l'Europe danubienne et balkanique, mettant fin à la civilisation de Cucuteni-Tripolye et favorisant la naissance d'une économie à dominante pastorale comme à Usatovo ou à Gorodsk. La civilisation danubienne de Baden a subi une certaine influence des éléments sortis des steppes, devenue de plus en plus forte au fur et à mesure de son évolution<sup>59</sup>. Il y a peu de doute que l'indo-européanisation d'une partie de l'Europe a commencé à

<sup>55</sup> Gimbutas, M., « Old Europe c.7000-3500 BC : The earliest european civilization before the infiltration of the Indo-European peoples, *JIES* 1, 1973, 1-20, fig.2-3 p.12 ; Ead., *Gods and Goddesses in Old Europe*, London 1974 ; Ead., *The civilization of the Goddess : the world of Old Europe*, San Francisco 1991

<sup>56</sup> Meskell, L., « Goddesses, Gimbutas and 'New Age' archaeology », *Antiquity* 69, 1995, 74-86 ; Anthony, D.W., « Nazi and ecofeminist prehistories : ideology and empiricism in Indo-European archaeology », in Kohl, P., Fawcett, C., *Nationalism, politics and the practice of archaeology*, Cambridge 1995, 1-32

<sup>57</sup> Sergent, B., « Les Indo-Européens et l'Archéologie », *SEL* 16, 1999, 85-95 ; cf. n.22

<sup>58</sup> Gimbutas, M., *JIES* 5, 1977, 277-338, pp.284-287 ; Gheorghiu, D., « Horse-Head Scepters. First Image of Yoked Horses », *JIES* 22, 1992, 221-249

<sup>59</sup> Gimbutas, M., *JIES* 8, 1980, 282-291

cette époque (c.3400-3200 av.J.C.) mais que les parlers qui se sont répandus dans les régions atteintes par la « vague » venue de l'est étaient sans doute comparables alors aux langues anatoliennes et représentaient un stade archaïque de l'indo-européen, défini comme un « stade II » par F.Adrados<sup>60</sup>. La persistance des traces d'une toponymie « anatolienne » en Grèce (noms en -ssos / -nthos) paraît indiquer qu'un premier « peuple » indo-européen (peut-être les Pélagés) s'est installé en Hellade avant l'arrivée de locuteurs d'un parler indo-européen de type III, plus évolué, le proto-grec. Les analogies constatées entre la toponymie ancienne de la Grèce et celle de l'Anatolie, dont l'exemple le plus éclatant est celui de la paire Parnassos/Parnassa permet de penser que ce sont des Proto-Anatoliens qui sont arrivés à cette époque sur les deux rives de l'Egée<sup>61</sup>. Une série de forts bâtis à la suite de ces mouvements tribaux sur les hauteurs dominant les vallées de l'Ebre et de la Marica ont comporté une « Herrenhaus » réservée au chef de clan et terminée par une abside. La citadelle de Troie I a sans doute été le dernier maillon de la chaîne<sup>62</sup>. L'Italie a été atteinte (civilisation de Remedello dans la plaine du Pô, de Rinaldone et de Gaudio dans la péninsule) et des centaines de gravures rupestres de cette époque dispersées de l'Ukraine aux Alpes occidentales, dans le Valais et au val Camonica (Bagnolo, Papardo, etc.) en particulier, sont les témoins de « l'idéologie tripartite » des premiers Indo-Européens et une remarquable confirmation (d'autant plus probante qu'elle était inattendue et étrangère aux études de mythologie comparée) des thèses duméziliennes<sup>63</sup>.

- 3) Dans la plaine de l'Europe du nord et en Bohême des peuples des steppes ont laissé derrière eux des centaines de tombes et les traces de leurs campements saisonniers. Leurs rites funéraires étaient comparables à ceux observés en Ukraine (Mikhajlovka I). Les dépouilles des « chefs » étaient placées dans une sépulture centrale et accompagnées des disques d'ambre gravés à symbolisme solaire soulignent le rôle du défunt (mâle). Des tombes secondaires, celles de femmes et d'enfants, de chevaux et de bovins (sacrifiés) l'accompagnaient, jusqu'à dix sous le même tumulus. La poterie dite des « amphores globulaires » (des vases grossiers décorés par des impressions de cordes) a donné son nom à cette civilisation<sup>64</sup>. On a suggéré que son apparition correspondait à la mise en place des locuteurs des futures langues « occidentales », germaniques, celtiques, italiques, slaves et baltes mais il est beaucoup plus probable que des parlers du type de l'indo-européen II, dont la seule attestation concrète est fournie par les textes hittites, palaïtes, louvites, lyciens, lydiens, etc., de l'Asie mineure ancienne, ont été pratiqués à cette époque dans l'Europe centrale et la plaine germano-polonaise. Il est très probable que la poussée des « Proto-Anatoliens » en direction du sud, vers l'Hellade et la péninsule micrasiate a commencé à cette époque et a été contemporaine du développement dans le nord de l'Europe de la civilisation des « amphores globulaires »<sup>65</sup>.
- 4) La « vague n°3 » (c.3000-2800) a été celle de l'indo-européanisation définitive d'une grande partie du continent par les ancêtres des « peuples historiques » (Celts, Germains, Italiques, etc.) parlant des langues de type III, plus évoluées que les idiomes anatoliens, connaissant l'opposition du masculin et du féminin et une riche morphologie verbale. Les phénomènes d'hybridation et d'assimilation ont fait des indigènes de la « Vieille Europe » ou des Proto-Indo-Européens aux parlers archaïques, sans doute majoritaires, de vrais Indo-Européens du point de vue linguistique et aussi « idéologique ». L'enrichissement des populations du Kouban a abouti à l'accumulation des richesses enfouies dans les « tombes royales » de Maykop, Tsarskaya, Kostromskaya et autres. Des bandes ont traversé le Caucase et construit des kourganes dans les environs du haut Euphrate (Norşun Tepe, Tepecik, etc.). Il est assuré que ce mouvement a atteint le nord de la péninsule anatolienne, ce qui explique que de riches tombes princières imitées des kourgane des steppes aient été aménagées à Alaca Höyük, Horoz Tepe, etc.<sup>66</sup> Mais l'origine balkanique du gros des Indo-Européens d'Anatolie reste l'hypothèse la plus vraisemblable. La présence de figurines d'Usatovo à Demircihöyük, İkiztepe et Yarikkaya a fait penser que l'origine des Hittites, des Louvites et autres peuples apparentés était à Usatovo<sup>67</sup>. Il est inutile, même si le mouvement a connu plusieurs phases, d'imaginer que Hittites (de langue nésite) et Louvites aient été des « peuples » ayant leurs spécificités linguistiques avant leur entrée, en deux vagues semble-t-il, dans la péninsule. C'est dans celle-ci que les deux langues, dérivées d'un proto-

<sup>60</sup> Adrados, F., « The Archaic Structure of Hittite : The Crux of the Problem », *JIES* 10, 1982, 1-36

<sup>61</sup> Sakellariou, M.B., *Peuples préhelléniques d'origine indo-européenne*, Athènes 1977

<sup>62</sup> Gimbutas, M., *JIES* 8, 1980, fig 10 p.288 (« fort » de Vuçedol)

<sup>63</sup> Gimbutas, M., *ibid.*, 302-311, fig.20-26 ; Dumézil, G., « Les Trois fonctions au Val Camonica » in *La Courtisane et les Seigneurs Colorés, Esquisses de Mythologie*, Paris 1983, 228-238 ;

Mallory, J.P., Telegin, D.Y., *The Anthropomorphic Stelae of the Ukraine : The Early Iconography of the Indo-Europeans*, *JIES* Monograph 11, Washington 1994

<sup>64</sup> Gimbutas, M., *JIES* 8, 1980, 291-302; fig 13 p.293 (carte)

<sup>65</sup> Freu, J., « L'origine des Indo-Européens d'Anatolie et du 'peuple hittite' », *Ollodagos* 10, 1997, 249-331

<sup>66</sup> Kosay, H.Z., *Les Fouilles d'Alaca Höyük*, Ankara 1951 ; Winn, M.M., «Burial Evidence and the Kurgan Culture in Eastern Anatolia ca 3000 B.C. : An Interpretation », *JIES* 9, 1981, 113-118

<sup>67</sup> Anthony, D.W., *JIES* 19, 1992, 212-214 ; Freu, J., *Ollodagos* 10, 1997, 263-275 ; cf. Steiner, G., « The Immigration of the First Indo-Europeans into Anatolia Reconsidered », *JIES* 18, 1990, 185-214

anatolien, se sont individualisées, tout en conservant leurs traits communs majoritaires, sous l'influence de substrats (et d'adstrats) différents. Le parler hattî a été celui, en Cappadoce et en Paphlagonie, du « nésite » (hittite) et du « palaïte » parlé plus à l'ouest. Un langage inconnu a donné au « louvite » son caractère propre, a favorisé une « créolisation agglutinante » de cette forme d'anatolien et lui a fourni des vocables nouveaux, tel le mot « massana » qui signifie dieu en louvite<sup>68</sup>. Il est impossible dans ces conditions, alors que des Hourrites de langue kartvélienne barraient la route des parlers anatoliens en direction de l'est de supposer que l'Asie mineure ait pu être le premier foyer des langues indo-européennes.

- 5) En Europe du nord et du centre une civilisation uniforme, dite de la « poterie cordée » (CWC : Corded Ware Culture) et des « haches de combat » (battle axes), s'est installée des Pays-Bas à la Moscovie au début du 3<sup>ème</sup> millénaire av.J.C.. Après une période de grande uniformité (le « gemeineuropäische Horizont/ Common European Horizon »), de c.3000 à c.2800 av.J.C., une dizaine de groupes ont acquis leurs caractères propres du Rhin au plateau central russe (Fatyanovo, Balanovo). Il est possible que les hommes de la « Einzelgräberkultur », des Pays-Bas à la Poméranie, aient été, dès le milieu du 3<sup>ème</sup> millénaire av.J.C., des Proto-Germains comme leurs proches parents, les auteurs des « haches naviformes qui peuplaient une partie des pays baltes et le sud de la Scandinavie alors que les créateurs de la « Schnurkeramik », répandus du Rhin à la Saxe et de l'Autriche à la Bohême, pourraient être considérés comme les ancêtres des Celtes et des Italiques. Il faut cependant être prudent en ce domaine et éviter d'identifier des groupes séparés par un large fossé temporel, rapprochements qui ne peuvent être prouvés malgré leur caractère séduisant<sup>69</sup>.
- 6) Le véritable Âge du Bronze a débuté en Europe vers le milieu du 3<sup>ème</sup> millénaire av.J.C. Alors que la fusion entre populations de la « vieille Europe » et immigrants indo-européens se poursuivait, de nouvelles tribus venues des steppes ont propagé au sud-est du continent le nouveau mode de sépulture apparu au Kouban et dont le centre était Maykop : la « catacombe » creusée dans la roche. La côte de l'Adriatique a été atteinte par des groupes semi-nomades qui ont poussé jusqu'en Grèce (catacombe de Haghios Mamas en Chalcidique, haches de combat et poteries cordées présentes à Athènes, Corinthe, Zygouriès, etc.) Mais en Europe centrale et en Europe du nord une évolution beaucoup plus tranquille a permis la lente maturation des futurs « peuples historiques ». La Bohême et la zone des Karpathes, riches en métaux, ont connu un essor remarquable de la métallurgie du bronze accompagné de la multiplication des armes de métal, en particulier des longues épées. Le char de combat léger est devenu un redoutable instrument de guerre. L'un des grands centres de la civilisation du Bronze en Europe a été Unjetiče (Aunjetitz), au sud de Prague. Il a donné son nom à une unité culturelle s'étendant sur la Bohême et la Moravie, la Basse-Autriche, la Thuringe, la Saxe et la Silésie. Des liens étroits unissaient les « Unjeticiens » à leurs prédécesseurs de la civilisation CWC (poterie « cordée » et haches de combat) et une filiation évidente rattache à eux celles de leurs successeurs des « champs d'urnes » (Urnenfelden, Urnfields), des « tumulus » et de Hallstatt. Il ne fait aucun doute que Celtes et Italiques sont issus de ces peuples de guerriers et de métallurgistes innovants installés en Europe centrale. Leurs vagabondages les ont mené à la fin de l'Âge du Bronze et à l'Âge du Fer jusqu'aux rives de l'Atlantique, dans les îles britanniques, en Irlande et dans la péninsule ibérique ainsi que dans la plaine du Pô, dans la botte italienne et en Sicile<sup>70</sup>. Dans la plaine de l'Europe du nord une évolution régulière a favorisé le développement des Germains, des Baltes et des Slaves, ces derniers dans une région relativement réduite jusqu'à la fin de l'antiquité. Dans les steppes la continuité a été aussi remarquable des « Catacombes » à la période « Srubnaya » (« timber graves »). A l'Âge du Fer et à l'aube de l'histoire des Iraniens semi-nomades, les Scythes, occupaient toute la région et y maintenaient les antiques traditions des Proto-Indo-Européens de l'époque néolithique.
- 7) En direction de l'Asie aucun obstacle ne s'opposait à la progression des peuples des steppes de l'Europe orientale en direction des steppes de la Sibérie méridionale et du Kazakhstan septentrional. Une large voie de passage s'ouvrait à eux entre les derniers contreforts de l'Oural et la mer Caspienne. Dès le milieu du 4<sup>ème</sup> millénaire des avant-gardes ont atteint les bords de l'Iénisseï et les monts de l'Altaï (civilisation d'Afanasievo). Ils y ont introduit des rites funéraires identiques à ceux pratiqués au nord du Pont et sur la Volga. La civilisation d'Okunovo qui a été l'héritière de celle d'Afanasievo connaissait la roue et le chariot, innovation qui était vraisemblablement un legs de la période précédente<sup>71</sup>. Au 3<sup>ème</sup> millénaire une vaste zone s'étendant de l'Oural à l'Amu Darya, dont la mer d'Aral occupait le centre, a été peuplée, c'est une quasi-certitude, par les ancêtres des Indo-Iraniens. Des tribus ont poussé vers le sud et la Bactriane et y ont fondé, en symbiose avec les populations autochtones une brillante civilisation agricole, villageoise et urbaine qui a conservé les traditions funéraires des Yamnaya, les tombes individuelles sous tumulus, avec dromos comme à Mycènes pour les plus riches sépultures. Les Aryas proto-indiens ont acquis en Bactriane, comme l'a brillamment démontré B.Sergent, les caractéristiques qui les ont définitivement distingués des Aryas proto-

<sup>68</sup> Puhvel, J., « Anatolian : Autochton or Interpoler ? », *JIES* 22, 1994, 251-263

<sup>69</sup> Buchvaldek, M., « Corded Pottery Complex in Central Europe », *JIES* 8, 1980, 393-406 ; fig.1 p.394 (carte)

<sup>70</sup> Freu, J., *Bulletin de la Société Guillaume Budé*, mars 1989, 17-35

<sup>71</sup> Mallory, J.P., *The Indo-Europeans* 1989, 222-226, fig.125 p.225 (carte)

iraniens semi-nomades d'Andronovo et de Sintashta. Le sanscrit a subi le même phénomène de « satémisation » que l'iranien mais a conservé des caractères archaïques alors que l'iranien connaissait des innovations qu'il a partagé avec le grec comme la chute du sigma initial prévocalique et de la même sifflante en position intervocalique. Une rivalité religieuse, reflet des oppositions existant entre les deux populations en ce qui concerne les modes de vie et, par voie de conséquence, les domaines économiques et sociaux a, avant même la prédication de Zoroastre, engendré une vive animosité de la part des adorateurs des 'asura' (les Iraniens) envers ceux des 'deva' (les Indiens). Les « mages » de l'Iran feront des deva les démons<sup>72</sup>. Le déclin puis la destruction de la civilisation bactrienne dus, au moins en partie, aux pressions de semi-nomades du nord, ont entraîné un ultime mouvement migratoire dans deux directions. Quelques Indo-Aryens peu nombreux mais spécialisés dans le maniement des chars légers (les maryannu) ont marché vers l'ouest et fondé en haute Mésopotamie, au 16<sup>ème</sup> siècle avant notre ère, le royaume de Mitanni (et installés leurs chefs, aux noms védiques à la tête de plusieurs principautés de Syrie et de Palestine)<sup>73</sup>. Le gros de la troupe a marché vers le sud à travers l'Hindu-Kush pour atteindre la haute vallée de l'Indus et le faisceau de ses affluents. Du Pendjab les Aryas s'étendront ensuite dans la basse vallée de l'Indus et dans celle du Gange, jusqu'au Bengale<sup>74</sup>. Le processus d'aryanisation a été lent et a duré plus d'un millénaire. Les langues dérivées du sanscrit et du prâcrit ont gagné du terrain dans le nord du Dekkan et même atteint l'île de Sri Lanka (Ceylan) à la pointe sud de la péninsule en contournant l'espace des parlers dravidiens.

### Conclusions

Quelles que soient les réserves que l'on peut faire au sujet du tableau « idyllique » qui est proposé de l'entité baptisée « Old Europe », il est certain que les peuples indo-européens entrés dans la lumière de l'histoire au second ou au premier millénaire avant notre ère, Hittites, Phrygiens, Grecs, Arméniens, Latins, Celtes, Germains, Indiens védiques et Iraniens, présentent tous des traits communs qui les définissent comme des sociétés patriarcales, guerrières et dotées de solides traditions juridiques, certainement très différentes de celles de l'Europe néolithique. Les pratiques funéraires dont les premiers témoignages ont été retrouvés dans la région des steppes ouralo-pontiques (kourganes) nous renvoient l'image d'un corps social tout à fait compatible avec ce que nous apprennent les textes postérieurs. Le « mâle » enterré seul ou placé au centre du tumulus et entouré de sépultures secondaires, y compris parfois celle d'une femme sacrifiée (suttee) était le « pater familias » du groupe qu'il dirigeait et protégeait. Le « pater » était beaucoup plus le chef de la grande famille ou du clan que le géniteur des enfants. Il était celui qui donnait des ordres aux frères, sœurs, fils, filles, petits-enfants, neveux, serviteurs, captifs qui étaient les membres de sa « famille ». De même le « frater/φρατηρ » était-il le membre d'une phratrie, c'est à dire d'une communauté d'égaux, d'une sodalité ou d'un « Männerbund » plutôt que le frère par le sang des autres fils et filles du même père naturel.<sup>75</sup> La remarquable continuité de l'organisation sociale qui peut être déduite des trouvailles faites par les archéologues dans la région des steppes, des Kourganes aux tombes royales scythes encourage à placer dans cette région le centre de gravité et le lieu d'origine des peuples indo-européens. Aucune autre région d'Europe et a fortiori ni l'Asie mineure, ni la Transcaucasie ne peuvent présenter des conditions aussi favorables au choix du « Homeland » des locuteurs des langues indo-européennes, aussi bien de type « centum » (occidental) que « satem » (oriental).

Au sud du Caucase des populations parlant des « langues kartvéliennes » (caucasiques) sont entrées tôt dans l'histoire du fait de leurs contacts avec les Mésopotamiens. Ils ont adopté dès le 3<sup>ème</sup> millénaire av.J.C l'usage de l'écriture cunéiforme. Hourrites du Mitanni (dirigés par une petite minorité arya) puis populations de l'Urartu ont créé des entités politiques capables de rivaliser un temps avec les Hittites (le Mitanni), au second millénaire ainsi qu'avec les Assyriens, au second (le Mitanni/Éanigalbat)<sup>76</sup> et au premier millénaire av.J.C. (l'Urartu)<sup>77</sup>. Les Arméniens, dont il est difficile d'affirmer qu'ils étaient une « avant-garde du peuple phrygien » ayant poussé vers l'est et franchi l'Euphrate au cours des « dark ages », à la transition de l'Âge du Bronze à l'Âge du Fer, sont en fait apparus tard dans leur patrie historique. L'idée de faire dériver leur ethnonyme, Haik, du nom de la province du Hayasa, située dans la même région à l'époque hittite, ou même de celui du Hatti, est une entreprise désespérée pour tenter d'asseoir leur « autochtonie ». On peut l'ignorer. La Transcaucasie et l'Arménie en particulier n'ont rien à faire avec l'origine des Indo-Européens ! Les raids menés à haute époque par les gens des kourganes n'y ont laissé que des sépultures.

<sup>72</sup> Sergent, B., *Genèse de l'Inde*, Paris 1997, 151-190 ; Freu, J., « Les dieux des Aryas occidentaux dans les textes cunéiformes », *Fs J.Manessy-Guitton*, LAMA 13, 1994, 209-227

<sup>73</sup> Sergent, B., *op.cit.* 1997, 203-219 ; Freu, J., *Histoire du Mitanni*, Paris 2003, 25-31

<sup>74</sup> Mallory, J.P., *op.cit.* 1989, 229-231, fig.127 p.230 (carte) ; Sergent, B., *op.cit.* 1997, 219-249

<sup>75</sup> Benveniste, E., *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes* I, Paris, 1969, 255-276

<sup>76</sup> Wilhelm, G., *Grundzüge der Geschichte und Kultur der Hurriter*, Darmstadt 1982 ; Id., *The Hurrians*, Warminster 1990 ; de Martino, S., « Il regno hurrita di Mittani : Profilo storico politico », *PdP* 55, 2000, 68-102 ; Freu, J., *Histoire du Mitanni*, 2003

<sup>77</sup> Piotrovsky, B., *Ourartu*, Archaeologia Mundi, Genève 1970

Dans cette perspective le cas de l'Asie mineure et plus précisément de la plaine de Konya n'est pas meilleur. Les archaïsmes des langues anatoliennes : notation des laryngales, médio-passifs en *-r*, usage régulier de la déclinaison hétéroclitique *-r/-n* pour les inanimés (deux traits qui rapprochent l'anatolien des langues italiques et celtiques et du tokharien), absence de féminin, de certaines formes verbales (aoriste, optatif), etc., sont caractéristiques des idiomes périphériques d'une famille linguistique. Les parlers centraux d'un groupe de langages apparentés sont en général le lieu des innovations morphologiques et syntaxiques. Si l'anatolien avait évolué au centre du système il n'aurait pas conservé des formes aussi anciennes et aussi pauvres. Ce qui le rapproche des langues occidentales et explique le faisceau d'isoglosses qui l'unit à elles (latin, celtique, germanique ou même tokharien), est la situation marginale qui a été la sienne. L'archéologie peut difficilement préciser la date et le chemin parcouru par les tribus proto-indo-européennes qui ont occupé l'Asie mineure au 3<sup>ème</sup> millénaire av.J.C. Mais ce fait ne permet pas de rejeter toute forme d'invasion et de conquête. Il faut simplement noter, en espérant que de nouvelles découvertes viendront modifier la situation, que leur arrivée en Cappadoce et dans le reste de la péninsule ne semble pas avoir laissé beaucoup plus de traces que l'installation des Celtes en Galatie, les invasions slaves en Grèce ou la conquête de l'Anatolie par les Turcs<sup>78</sup>. Par ailleurs le hasard heureux qui nous a conservé quelques restes de l'une des langues parlées par les « autochtones » d'une partie de l'Anatolie, le hattî, est la meilleure preuve que les Hittites et autres Anatoliens indo-européens étaient des intrus qui ont imposé aux indigènes leurs langages et certains éléments de leurs croyances et de leur organisation sociale patriarcale (cf. le « code hittite »). Ils ont, en même temps, adopté une grande partie de la civilisation matérielle de ces derniers ainsi que leurs cultes, leur mythologie et de nombreux théonymes et anthroponymes, souvent dérivés de noms de lieu (Æattušili, Nerikaili, Ziplantawiya, etc.)<sup>79</sup>.

Une preuve, longtemps négligée, du fait que les divers peuples indo-européens avaient une origine (linguistique et « idéologique ») commune a été fournie par les études de mythologie comparée dont l'instigateur a été G. Dumézil. Ce grand savant dont l'œuvre n'a guère souffert des attaques, souvent mesquines, dont elle a fait l'objet<sup>80</sup>, a démontré la parenté structurelle qui unissait, malgré la différence des langues et des points de vue, des œuvres ou des récits en apparence très éloignées les unes des autres, comme le Mahābhārata et l'Enéide<sup>81</sup>, certains épisodes de la vie du dieu védique, Indra, et d'autres attribués par l'épopée à un héros germanique<sup>82</sup>. Il a, de façon générale, souligné la prégnance de l'héritage indo-européen à Rome<sup>83</sup> comme en Gaule, aux Indes, en Iran ou en Germanie<sup>84</sup>. Toutes ses analyses ont montré que le cadre d'une « idéologie tripartite » a sous-tendu l'ensemble de la pensée religieuse, mythique, épique et sociale de tous les peuples indo-européens qui nous ont laissé des témoignages anciens de leur activité intellectuelle. Les Grecs semblaient, au premier abord, avoir abandonné le système de pensée commun aux autres peuples de la famille. Des études menées par des disciples de Dumézil et par le maître lui-même permettent d'affirmer qu'il n'en était rien<sup>85</sup>. Or l'image qui se dégage de tous ces travaux encourage l'idée que des peuples éloignés géographiquement qui avaient en partage un héritage linguistique avaient gardé aussi des conceptions analogues dans de nombreux domaines. Tous concevaient que les grands dieux, plus fonctionnels que simples incarnations de phénomènes naturels comme les astres, le vent, les montagnes ou les fleuves, se répartissaient en trois grandes fonctions hiérarchisées. Au premier rang, celle de la souveraineté (magique et juridique), au second celle de la force physique et de la guerre et enfin, au dernier rang, celle de la fécondité et des activités pacifiques (agro-pastorales au premier chef), que trois noms ou trois paires de noms symbolisaient souvent : Jupiter, Mars, Quirinus à Rome, Mitra-Varuna, Indra et les Nasatya aux Indes, Odinn, Thor et Njodr chez les Germains<sup>86</sup>. Il n'y a aucun doute qu'un tel système classificatoire aux applications multiples<sup>87</sup> trouve son origine dans le « peuple » indo-européen indifférencié qui parcourait les steppes ouralo-pontiques au 4<sup>ème</sup> millénaire avant notre ère. Un remarquable témoignage de ce fait se trouve dans le traité conclu vers 1325 av.J.C par le grand roi hittite Šuppiluliuma et son gendre, le roi de Mitanni, Šattiwaza. Il est assuré qu'à cette date la séparation entre les ancêtres des Anatoliens de langue indo-européenne (de type

<sup>78</sup> Puhvel, J., *JIES* 22, 1994, 262 ; Freu, J., *Ollodagos* 10, 1997, 261-263

<sup>79</sup> Laroche, E., *Les Noms des Hittites*, Paris 1966, passim ; Klinger, J., *Untersuchungen zur Rekonstruktion der hattischen Kultschicht*, StBoT 37, 1997

<sup>80</sup> ex. Belier, W., « Dumézil's « Idéologie tripartite » : From revolutionary paradigm to 'normal' science », *BiOr* 48, 1991, col.66-84 ; contra Sergent, B., « Les Indo-Européens ont existé ! », *L'Histoire*, n° 159, 1992, 36-44

<sup>81</sup> Dumézil, G., *Mythe et Épopée I. L'Idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris 1968, 33- 257 (le Mahābhārata) ; 337-422 (l'Enéide)

<sup>82</sup> Id., *Heur et malheur du guerrier. Aspects mythiques de la fonction guerrière chez les Indo-Européens*, Paris 1969, 1985<sup>2</sup>

<sup>83</sup> Id., *La Religion romaine archaïque*, Paris 1966

<sup>84</sup> Id., *Les Dieux des Germains*, Paris 1959

<sup>85</sup> Id., « Les trois fonctions dans quelques traditions grecques », *Hommage à Lucien Febvre*, Paris 1953, 25-32 ; Sergent, B., *Les Trois Fonctions indo-européennes en Grèce ancienne I*, Paris 1995

<sup>86</sup> Dumézil, G., *L'Idéologie tripartite des Indo-Européens*, coll. Latomus n°31, Bruxelles 1958, et toute son œuvre

<sup>87</sup> ex. Id., « La médecine et les trois fonctions », *Magazine littéraire* n°229, avril 1986, 36-39

*centum*) et les Arya du Mitanni qui parlaient un idiome « indien » proto-sanscrit ( langue *satem*) mais qui n'avaient jamais foulé le sol de l'Inde, était fort ancienne. Or le système tripartite des grands dieux aryas , Mitra-Varuna, Indra et les (deux) Nasatya, a été intentionnellement mis en valeur par la mention qui est faite dans le traité de ces quatre noms divins à l'exclusion des autres dieux de même origine connus par l'onomatistique : Surya (le Soleil), Svar (le ciel), Vayu (le vent), Agni (le feu), Yama, le Sauma (la boisson divine), les deva, etc.<sup>88</sup> Or les Hittites, bien que les conceptions religieuses indo-européennes présentes chez eux soient moins faciles à définir que chez leurs « cousins » des autres branches de la famille, Indiens, Iraniens, Romains, Germains ou Celtes, ont conservé dans leur panthéon des traces indiscutables de leur croyance en une tripartition idéale des divinités et des activités humaines<sup>89</sup>. Mais le système a subi en Anatolie une distorsion remarquable et probablement secondaire, par rapport aux autres panthéons de même origine. Les « dieux protecteurs » (<sup>D</sup>LAMA/KAL », sumérogramme subsumant divers personnages divins) ont la seconde place dans leurs listes de divinités avant les dieux guerriers (<sup>D</sup>ZABABA, idem)<sup>90</sup>. Cependant le symbolisme des trois couleurs, général dans le monde indo-européen et étroitement lié au système tripartite, est bien documenté en pays hittite<sup>91</sup>. L'image que nous livrent toute notre documentation, mythes védiques, épopées indiennes, romaines, celtiques et germaniques (sagas), Edda islandaise, histoire légendaire des débuts de Rome, est partout celle d'une société patriarcale et guerrière vénérant des divinités à forte prédominance mâle et où le cheval tenait une place éminente. G.Dumézil et J.Puhvel ont montré que l'exaltation du « bellator eqvos » ainsi que l'accomplissement des rites dans lesquels il jouait le rôle central se retrouvaient à Rome (october equus), aux Indes (asvamedha) aussi bien que chez les Celtes<sup>92</sup>. Des Indes, de Rome, de la Gaule, de la Germanie et des autres régions du monde indo-européen, tout en ce domaine nous ramène aux steppes du 5<sup>ème</sup> et du 4<sup>ème</sup> millénaire avant notre ère et à Dereivka, le site le plus ancien (sur le Dniepr) où a pu être étudié le rôle du cheval dans l'économie, les croyances et les rites funéraires d'une population<sup>93</sup>. Il est impossible de chercher ailleurs le berceau des langues et des peuples indo-européens qui ont essaimé de l'Irlande au Sri Lanka. Les recherches des généticiens ont montré par ailleurs que les structures génomiques des Européens étaient très homogènes. Le Proche-Orient et l'Asie mineure en particulier ont été le point de départ des populations néolithiques qui doivent être considérées comme le socle fondamental du peuplement ultérieur du continent. Mais ces études prouvent aussi que des apports nouveaux, venus d'horizons différents, des steppes de l'Europe orientale entre autres, ont modifié la génétique des populations à la suite de brassages étalés dans le temps avec des groupes « allogènes » plus ou moins nombreux, ce qui est compatible avec la thèse, fondée sur des données archéologiques mais aussi anthropologiques, des « vagues » indo-européennes successives développée par M.Gimbutas et ses « disciples »<sup>94</sup>. La philologie seule peut donner une conclusion (provisoire) aux débats engagés depuis des décennies au sujet des origines indo-européennes. Pour les tenants de la Wellentheorie, comme N.S.Trubetzkoy<sup>95</sup> ou comme C.Renfrew lui-même, le problème des origines se pose à peine. Les Proto-Grecs parlaient déjà une langue, considérée comme leur parler définitif, bien qu'appelée à subir des transformations, dès les origines (néolithiques). Les apports « indo-européens », sous forme de « vagues » (Wellen) ayant modifié peu à peu cet idiome originel, n'auraient pas eu l'importance primordiale que leur attribuent les adeptes de la « Stammbaumtheorie ». La part de vérité qui se cache derrière cette représentation de l'évolution linguistique de l'Europe, de l'Iran et de l'Inde est le fait, mis en lumière par les généticiens, de la parenté profonde des Européens, unité anthropologique qui trouve ses origines dans la colonisation néolithique du continent à partir du Proche-Orient et de l'Anatolie en particulier<sup>96</sup>, encore que cette colonisation venant du sud-est ait été contestée

<sup>88</sup> Dumézil, G., *Naissance d'archanges, Jupiter, Mars, Quirinus III*, Paris 1945,15-55; Freu, J., « Les dieux des Aryas occidentaux dans les textes cunéiformes », *Nomina Rerum, Fs J.Manessy-Guitton, LAMA 13*, Nice 1994, 209-237 ; Id., *Histoire du Mitanni*, Paris 2003, 161-167

<sup>89</sup> Sergent, B., « Panthéons hittites trifonctionnels », *RHR 200*, 1983, 131-153

<sup>90</sup> Freu, J., «La royauté et les dieux dans l'Asie mineure ancienne », *De la Préhistoire à Virgile, Fs René Braun*, Nice 1990, 11-37 ; Id., *Ollodagos 10*, 1997,275-293, tableau pp.292-293

<sup>91</sup> Basanoff, V., *Evocatio*, Paris 1947 ; Dumézil, G., *Rituels indo-européens à Rome*, Paris 1954,45-72 ; Freu, J., *Ollodagos 10*, 1997, 276-277 (KUB VII 60 II 8-32, etc.)

<sup>92</sup> Dumézil, G., « Bellator Eqvos », *Rituels indo-européens à Rome*, Paris, 1953, 73-91; Id., « Derniers soubresauts du Cheval d'Octobre », *Fêtes romanes d'été et d'automne. Dix questions romaines*, 1975, 179-219

<sup>93</sup> Telegin, D.Y., *Dereivka. A settlement and cemetery of Copper Age horse keepers on the middle Dniepr*, BARIS 287, Oxford 1986

<sup>94</sup> Cavalli-Sforza, L.L., Piazza, A., « Human Genomic Diversity in Europe : A Summary of Recent Research and Prospects for the Future », *European Journal of Human Genetics 1*, 1993, 3-18

<sup>95</sup> Trubetzkoy, N.S., « Gedanken über das Indogermanenproblem », *Acta Linguistica 1*, 1939, 81-89

<sup>96</sup> cf. n.10 et n.94

par les adversaires radicaux de tout déplacement ancien des populations<sup>97</sup>. La langue ou les langues de ces colonisateurs néolithiques ont été le substrat des langues indo-européennes du continent européen. La toponymie ancienne et l'étude des vocables étrangers à la tradition de celles-ci peut apporter quelque clarté sur ce point. En Asie mineure un substrat, le hattî a été conservé par quelques textes. En Europe le cas de l'étrusque reste énigmatique et l'ibère est mal connu mais il est sûr que des langues différentes étaient parlées par les chasseurs du Mésolithique et les premiers agriculteurs. Seul le basque reste une survivance de ces idiomes.

Le problème de la validité des résultats obtenus au moyen des calculs statistiques sophistiqués mis en œuvre par R.D.Gray et Q.D.Atkinson n'est pas très différent de celui que posaient ceux atteints par la méthode de la glottochronologie. La différence entre les deux approches tient au fait que le principe de cette dernière reposait sur un postulat simple. Plus les divergences entre deux langues dans le domaine phonologique, dans celui de la morphologie ou du vocabulaire étaient grandes, plus la date de la séparation entre les deux idiomes devait être éloignée dans le temps. Ce processus devait en principe opérer à taux constant dans le « vocabulaire de base » choisi. Les isoglosses héritées de la langue-mère et observés entre deux parlars dérivés de celle-ci donnaient la mesure de leur parenté. Le « taux moyen de rétention » était, calculé mécaniquement à partir de ces prémisses, de 81% ou de 86% (!) par millénaire<sup>98</sup>.

C.Renfrew rejetait ce mode de calcul parce qu'il reposait sur le concept de « l'arbre généalogique » et à cause du taux constant supposé pour la déperdition des vocables dans chacune des langues étudiées<sup>99</sup>. Gray et Atkinson ont évité ce piège mais les résultats auxquels ils ont abouti sont incompatibles avec les données de l'archéologie malgré la précaution qu'ils ont prise de dater les « points of initial divergence in all of the major language subfamilies » en donnant un « minimum and/or maximum ages on the basis of known historical information ». Comme ils le pensent les parlars anatoliens sont à coup sûr les premiers de ceux pour lesquels nous possédons une documentation écrite à s'être séparés du « common indo-european speech » mais sûrement pas au 7<sup>ème</sup> millénaire avant notre ère ni en Anatolie.

Une approche statistique proposée dans les années 30 qui cherchait déjà à quantifier les rapports existant entre les divers « dialectes » indo-européens mais qui ne prétendait pas donner une chronologie des différents ensembles linguistiques a gardé au contraire toute sa valeur. La méthode mise en avant par A.L.Kroeber et C.D.Chrétien<sup>100</sup>, améliorée et étendue au tokharien par D.Q.Adams<sup>101</sup>, permet de mesurer la « distance » existant entre deux idiomes indo-européens et aboutit à des résultats conformes aux conclusions auxquelles avaient abouti les maîtres de la linguistique, mais en les précisant. Prenant pour point de départ les « dialectes » définis par A. Meillet<sup>102</sup> et excluant les isoglosses des vocabulaires pour ne retenir que les éléments phonologiques et morphologiques dans leurs comparaisons des divers langages, considérés par paires, ils ont utilisé un algorithme simple qui se présente ainsi :

$Q_2 = (ad - bc) / (ad + bc)$ , où 'a' est le nombre des relations positives (avec les éléments choisis) dans les deux langues considérées, 'b' celui des positives dans la première et des négatives dans l'autre, 'c' celui des négatives dans la première et des positives dans l'autre, 'd' celui des doublement négatives. On aboutit ainsi à des résultats attendus mais avec une précision mathématique. Si on prend pour « pivot » la langue des Celtes on aboutit au résultat suivant :

Celtique 1.00 ; Latin .94 ; Grec -.37 ; Arménien -.67 ; Iranien -.41 ; Sanscrit -.42 ; Slave -.26 ; Balte -.42 ; Germanique -.17 ; Tokharien .12.

La parenté attendue entre langues celtiques et italiques est très grande selon ce calcul. Il en est de même entre sanscrit et Iranien (.96) ou entre « dialectes » slaves et baltes (.96). La relative proximité entre le tokharien et les parlars occidentaux, préconisée par plusieurs spécialistes, ressort du tableau I de D.Q.Adams. Des découvertes récentes de sépultures et de momies dans le bassin du Tarim et la province chinoise du Xinjiang permettent d'espérer que l'origine des « arši-kuči » (Tokhariens A et B)<sup>103</sup>, populations de langue 'centum' égarés en Asie centrale et recouverts tardivement par la vague turque pourra être enfin éclaircie<sup>104</sup>. Selon la table

<sup>97</sup> Dennell R.D., *European Economic Prehistory*, London 1983 ; Barker, G., *Prehistoric Farming in Europe*, Cambridge 1985

<sup>98</sup> Swadesh, M., « Lexico-statistic dating of prehistoric ethnic contacts », *Proc.Amer.Phil.Soc.* 96,1952,453-463 ; Id., « Unas correlaciones de arqueologia y lingüística » apud Bosch-Gimpera, P., *El Problema Indoeuropeo*, Mexico 1960, 345-352 ; contra Tischler, J., Haarman, H., cf. n.7

<sup>99</sup> Renfrew, C., *L'énigme indo-européenne*, tr.fr. 1990, 143-146

<sup>100</sup> Kroeber, A.L., Chrétien, C.D., « Quantative Classification of Indo-European Languages », *Language* 13, 1937, 83-103 ; Kroeber, A.L., « Statistics, Indo-European and Taxonomy », *Language* 36, 1960, 1-21

<sup>101</sup> Adams, D.Q., « The position of Tocharian among the other indo-european languages », *JAOS* 104, 1984, 395-402, table I p.396

<sup>102</sup> Meillet, A., *Les Dialectes Indo-Européens*, Paris 1908/1984

<sup>103</sup> Sergent, B., « Le groupe arši-kuči », *Les Indo-Européens* 1995,110-114, préfère cette dénomination

<sup>104</sup> cf. les articles parus dans le numéro 22 (1995) du *JIES*, sous les signatures de Mallory, J.P., Adams, D.Q., Pulleybank, E.G., Mair, V.H., et Ringe, D.

« généalogique » des langues présentée par Gray et Atkinson le tokharien est placé au côté du hittite, qui faisait partie lui aussi du groupe 'centum'. La date de séparation du tokharien de la langue-mère est fixée à 7900 B.P. (5900 av.J.C.) et la naissance des deux variétés A et B à 1700 B.P. (300 ap.J.C.) alors que le groupe formé par l'ensemble des autres langues diverge du tronc commun en 6900 B.P. et que les « langues occidentales » (italiques, germaniques, celtiques) prennent leur essor particulier en 6100 B.P. (4100 av.J.C.). Les langues indo-iraniennes encore indivises (auxquelles est adjoint l'albanais) apparaissent en 6900 B.P. (4900 av.J.C.), c'est à dire à la limite haute que l'archéologie attribue à la plus ancienne communauté indo-européenne unifiée. Dans le tableau de Gray et Atkinson proto-sanscrit et proto-iranien s'individualisent vers 4600 B.P. Il n'y a aucun doute que de telles précisions sont invérifiables et que les dates proposées sont trop hautes au regard des données archéologiques, en particulier pour les langues anatoliennes et le tokharien. Rien n'est possible en ces matières sans une confrontation entre données philologiques, archéologiques, sociologiques et historiques qui, pour beaucoup d'entre elles, ne sont pas quantifiables. Un faisceau serré de vraisemblances encourage à adopter en guise de conclusion le titre qu'un grand philologue, A.Martinet, a donné naguère à l'un de ses ouvrages :  
Des Steppes aux Océans...

### ABREVIATIONS

AESC : Annales. Economies. Sociétés. Civilisations

AJA : American Journal of Archaeology

BARIS : British Archaeological Reports. International Series

JAOS ; Journal of the American Oriental Society

JIES : Journal of Indo-European Studies

KUB : Keilschrifturkunden aus Boghazköy

LAMA : Publications du Centre de Recherches Comparatives sur les Langues de la Méditerranée Ancienne, Nice

Ollodagos : Actes de la Société Belge d'Etudes Celtiques

SEL : Studi epigrafici e Linguistici

TAPA : Transactions of the American Philological Society



### Les Indo-Européens et l'indo-européen : essai de mise au point

Un récent article de deux chercheurs d'Auckland (Nouvelle-Zélande), R.D.Gray et Q.D.Atkinson, publié dans le numéro de novembre 2003 de la revue *Nature* a présenté les résultats qu'ils ont obtenus dans le domaine de la « chronologie linguistique » par des calculs statistiques sophistiqués et l'usage des probabilités. L'étude qui a porté sur les langues indo-européennes a cherché à établir à quelle date chacune d'entre elles s'était séparée du tronc commun originel ou de l'une des branches apparues après son éclatement.

Leurs conclusions se présentent comme une illustration de la « chronologie haute ». Les parlers anatoliens (hittite, louvite, palaïte, lycien, etc.), les premiers attestés de l'ensemble indo-européen, tireraient leurs origines d'une première rupture de l'unité de cet ensemble survenu 6700 ans environ avant notre ère. Ce résultat basé sur de savants calculs rejoint les thèses bien connues de C.Renfrew dans « *L'énigme indo-européenne* » (tr.fr. 1990) concernant l'origine anatolienne des Indo-Européens, idée qui a reçu l'aval de Gray et Atkinson.

Pour Renfrew ce sont les agriculteurs de la région de Konya, au centre de l'Asie mineure, qui ont été, à partir du 7<sup>ème</sup> millénaire av.J.C., les introducteurs de l'agriculture et de l'élevage en Europe, amenant avec eux les plantes cultivées, les animaux domestiques et ... les langues indo-européennes. Arrivés en Grèce vers 6500 av.J.C., ils auraient atteint les rives de l'Atlantique et les îles britanniques vers 3000 et étendu ainsi la civilisation néolithique à tout le continent. Il n'est pourtant pas certain que la nouvelle approche mathématique du problème suffise à sauver la thèse de Renfrew ou celles de ses émules comme R.Drews. Leurs conclusions concernant le « home » anatolien des Indo-Européens ne sont pas plus recevables que la théorie « transcaucasienne » de T.V.Gamkrelidze et V.V.Ivanov ou la thèse balkanique de I.M.Diakonoff. Diverses considérations dirimantes obligent à rechercher ailleurs les origines des langues et des peuples indo-européens en prenant en compte les éléments suivants qui paraissent incontournables :

- 1) Une langue commune a bien existé à haute époque (5<sup>ème</sup>-4<sup>ème</sup> millénaires). Les divers idiomes qui en sont issus, en Europe, en Iran et dans le nord de l'Inde, ne sont pas le résultat de phénomènes de « créolisation », comme on l'a prétendu. Or cette langue ne possédait qu'un très pauvre vocabulaire pour nommer les plantes cultivées alors qu'elle était riche en termes désignant les animaux domestiques (moutons, bovins et chevaux avant tout). Elle peut difficilement être attribuée aux paysans sédentaires du Proche-Orient, de l'Anatolie ou de l'Europe néolithique alors qu'elle répondait parfaitement aux besoins des pasteurs semi-nomades des steppes ouralo-pontiques, grands amateurs de chevaux qui ont fait de cet animal l'objet de soins particuliers et lui ont donné une place de choix dans le culte et les pratiques funéraires.
- 2) Les dates proposées par Renfrew, Gray et Atkinson sont trop hautes. Elles ne tiennent pas compte du fait que la dispersion des Indo-Européens est postérieure à la mise au point de véhicules tractés par bovins et chevaux., chariots puis chars légers à rayons qui seront des armes de guerre redoutables. Ces innovations de la seconde moitié du 4<sup>ème</sup> millénaire av .J.C. qui ont donné un vocabulaire commun en ce domaine aux divers langages issues de la langue-mère interdisent d'accepter une chronologie qui fixe vers 6700 av.J.C. la séparation de l'anatolien du proto-indo-européen .
- 3) L'Asie mineure semble être un « foyer » particulièrement mal indiqué pour abriter les Indo-Européens primitifs alors qu'on a de fortes présomptions, sinon des certitudes, à penser que les langues anatoliennes, effectivement très archaïques, comme le hittite (nésite) ou le louvite, n'étaient pas celles des populations autochtones. Les futurs Hittites ont occupé la Cappadoce au 3<sup>ème</sup> millénaire av.J.C. Ses habitants « indigènes », excellents agriculteurs et artisans, les Hattis, parlaient une langue dont les scribes des « conquérants » nous ont laissé quelques témoignages.. Le substrat du louvite n'est pas connu mais on peut

s'en faire une idée en analysant les différences qui distinguent cette forme d'anatolien de son « cousin » nésite, plus conforme quant à lui aux normes de la linguistique indo-européenne classique.

- 4) Contrairement aux affirmations de Gamkrelidze-Ivanov il n'y a pas de preuves de contacts prolongés et très anciens entre locuteurs des langues sémitiques et Indo-Européens primitifs. Seuls quelques « loan words » sémitiques ont été adoptés par ces derniers. C'est au contraire avec les langues caucasiennes (kartvéliennes) et surtout avec les parlers finno-ougriens que les contacts et les emprunts sont les mieux attestés. Les Proto-Indo-Européens ont certainement vécu entre la moyenne Volga, le Dniepr et le Caucase, dans les steppes ouralo-pontiques (et au Kouban), au voisinage des Finno-Ougriens au nord et des Caucasiens au sud. Ce qui est conforme à toutes les données de leur langue tel qu'on peut la reconstituer et en étudier le vocabulaire. La région ainsi définie est celle qui nous a fourni les premières attestations d'une utilisation intensive et diversifiée du cheval ainsi que de son rôle dans le culte et les pratiques funéraires, à Dereivka, sur le Dniepr.
- 5) Les travaux de mythologie comparée de G.Dumézil et de ses disciples ont montré que tous les peuples indo-européens avaient hérité d'un système de pensée « tripartite ». Ils répartissaient leurs grandes divinité et les activités humaines sur trois niveaux hiérarchisés : les dieux souverains (maîtres de la justice et de la magie) au premier rang, les guerriers au second et les dieux protecteurs des activités pacifiques, agro-pastorales au premier chef, au dernier rang, associés à une déesse souvent trivalente. Tous les peuples indo-européens ont conservé cette structure « idéologique » dont on retrouve l'écho dans les rituels, les hymnes (Védas), les mythes, les épopées (Mahabharata, Enéide, sagas), les récits de pseudo-histoire (les premiers livres de Tite Live), etc. Toutes ces œuvres reflètent l'image d'une société patriarcale (cf. le « code » hittite) et guerrière très éloignée du pacifisme que lui attribuent les néo-archéologues pour lesquels des phénomènes tristement attestés par l'histoire, guerres, conquêtes, invasions, déplacement de populations et migrations à grande échelle devraient être exclus de la proto-histoire et de la préhistoire. L'image pacifique et civilisée de la « Vieille Europe » (avec son art, ses temples, son écriture, ses grands villages) présentée par M.Gimbutas est peut-être trop idyllique mais il n'y a aucun doute que les Proto-Indo-Européens avaient des pratiques, des traditions et des croyances très éloignées de celles des populations néolithiques de notre continent. Les ancêtres des Hittites, des Celtes, des Italiques, des Germains et des Aryas (Iraniens et Indiens) étaient des guerriers, des éleveurs (plutôt que des agriculteurs) et des « juristes » quand ils ont entamé leurs entreprises conquérantes. Elles ont abouti à l'indo-européanisation presque complète de l'Europe et à celle d'une partie importante de l'Asie. Le tableau qu'a dressé M.Gimbutas de leurs origines et de leurs « vagues » successives en direction de l'Ouest et de l'Est reste la présentation la plus équilibrée du phénomène indo-européen.

#### Bibliographie sommaire :

- Gray, R.D, Atkinson, Q.D.« Language-tree divergence times support the anatolian theory of indo-european origins », *Nature*, 27 nov. 2003 ; cf. S.Foucart, *Le Monde*, 28 nov.2003
- Anthony, D.W.,« The Archaeology of the Indo-European Origins », *Jl of Indo-European Studies* 19, 1991, 193-222 ; Id., « Horse, wagon & chariot : Indo-European Languages and archaeology », *Antiquity* 65,1995,554-569
- Benveniste, E., *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, I et II, Paris 1969
- Bosch-Gimpera, P., *Les Indo-Européens. Problèmes Archéologiques*, Paris 1961
- D'iakonov (Diakonoff), I.M., « On the Original Home of the Speakers of Indo-European », *Jl of the Indo-European Studies* 13, 1985, 92-174
- Drews, R., *The Coming of the Greeks. Indo-European Conquests in the Aegean and the Near East*, Princeton, 1988 ; Id., *PIE Speakers and PA Speakers*, *Jl of Indo-European Studies* 25, 1997, 153-177
- Dumézil, G., *L'Idéologie tripartite des Indo-Européens*, *Latomus* 31, Bruxelles 1958
- Id., *Mythe et Epopée I. L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris 1968
- Freu, J., « L'arrivée des Indo-Européens en Europe », *Bull.Assoc.Guillaume Budé*, mars 1989, 3-41 ; *L'origine des Indo-Européens d'Anatolie et du 'peuple hittite'*, *Ollodagos* 10, 1997, 249-331
- Gamkrelidze, T.V., Ivanov, V.V., *Indo-European and Indo-Europeans. A Reconstruction and Historical Analysis* Berlin, New York 1995
- Gimbutas, M., *The Kurgan Culture and the Indo-Europeanization of Europe*, Washington 1997
- Knoppers, W., *Pferderopfer und Pferdekult des Indo-Germanen in Die Indo-Germanen und Germanenfrage*, Salzburg, Leipzig 1936
- Mallory, J.P., *In Search of the Indo-Europeans, Language, Archaeology and Myth*, London 1989
- Mallory, J.P., Telegin, D.Y., *The Anthropomorphic Stelae of the Ukraine : The Early Iconography of the Indo-Europeans*, Washington 1994
- Martinet, A., *Des Steppes aux Océans. L'indo-européen et les Indo Européens*, Paris 1986
- Meid, W., *Archäologie und Sprachwissenschaft*, Innsbruck 1989
- Puhvel, J., « Aspects of Equine functionality » in *Myth and Law among the Indo-Europeans. Studies in Indo-European Comparative Mythology*, Berkeley, Los Angeles, London 1970 ;

Id. « Anatolian : Autochton or Interpoler ? », *Jl of Indo-European Studies*, 22, 1994, 251-263  
Renfrew, C., *Archaeology and Language : The Puzzle of Indo-European Origins* , London 1987 ;  
Id., tr.fr., *L'énigme indo-européenne. Archéologie et Langage*, Paris 1990  
Sakellariou, M.B., *Peuples préhelléniques d'origine indo-européenne*, Athènes 1977  
Sergent, B., *Les Indo-Européens*, Histoire, langues, mythes, Paris 1995  
Sergent, B., *Genèse de l'Inde*, Paris 1997  
Sherratt, A., « Plough and pastoralism : aspects of the secondary products revolution », in Holder, I. et al., éd.,  
*Patterns of the Past*, Fs David Clarke, Cambridge 1981  
Skomal, S.N., Polomé E.C., éd., *Proto-Indo-Europeans : The Archaeology of a Linguistic Problem*,  
Fs M.Gimbutas, Washington 1987  
Telegin, T.Y., *Dereivka. A settlement and cemetery of Copper Age horse keepers on the middle Dniepr*,  
Oxford 1986  
Zvelebil, M. and K.V., « Agricultural Transition and Indo-European Dispersals », *Antiquity* 62, 1988, 574-583